

# Le **libertaire**

MONDE

Organe de la Fédération Anarchiste

No 113 • Juin 1965 • 2 F.



## TUEURS D'ELITE A SAINT-DOMINGUE

Fp2520

# VIE DE LA FÉDÉRATION ANARCHISTE

## Activité des groupes

**GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL**  
Vendredi 18 juin, à 21 heures précises  
Salle TRETAINNE  
7, rue de Trétaigne, Paris-18<sup>e</sup> (Métro Joffrin)

**Le Dénonciateur**  
pièce en 6 tableaux de  
Maurice JOYEUX

présenté par le Cercle d'essais de théâtre contemporain  
dans une mise en scène de Rubak et J. Esparcieux  
Demander les places à la librairie PUBLICO, 3, rue Ternaux,  
Paris-11<sup>e</sup> ou chez l'auteur, 24, rue Paul-Albert, Paris-18<sup>e</sup>

## Congrès National de la Fédération Anarchiste

Nous rappelons aux délégués, aux  
militants que le **CONGRÈS DE LA  
F.A.** a lieu les 5, 6 et 7 juin à  
**TOULOUSE**  
salle du Sénéchal, rue de Rémusat  
(près du Capitole).

## RALLYE-CAMPING ANNUEL

et fête champêtre (le dimanche)  
avec

**LE GROUPE LIBERTAIRE LOUISE-MICHEL et LE GROUPE ANARCHISTE  
D'ASNIÈRES**

vendredi 25 (après le travail), samedi 26 et dimanche 27 juin prochain

## à SAINT-NOM-LA-BRETECHE

Militants de la Région parisienne, jeunes camarades des Groupes, auditeurs, sympathisants, amis qui suivez nos conférences, nos colloques, nos efforts, venez passer avec nous quelques bonnes heures de détente : rire, entraînement, joie, amitiés fraternelles seront présents dans ce joli et pittoresque coin de forêt où chaque année nous plantons nos tentes.

### Renseignements :

Départ des trains GARE SAINT-LAZARE (en semaine, trains très fréquents) pour le dimanche 27 juin, départ à partir de 8 h 24 le matin, ensuite départ toutes les demi-heures à 24 et 54, jusqu'à 15 h 54 (après cette heure départs plus espacés).

Pour le retour à Paris, départ toutes les demi-heures.  
La gare de Saint-Nom-la-Breteche se trouve en pleine forêt. De la sortie de la gare, au lieu de la rencontre, le parcours sera fléché (F.A.). Ce parcours est très court.

Au guichet du départ, demander un billet « BON DIMANCHE », vous obtiendrez une réduction très appréciable.

Les camarades et amis venant en voiture prendront la direction de la gare de Saint-Nom-la-Breteche et de là, suivront les flèches.  
Les militants installeront des tentes supplémentaires (refuge appréciable en cas de pluie ou de vent), mais le beau temps sera de la fête, nous l'espérons.

## LE GROUPE ANARCHISTE D'EVREUX

organise

**UNE CONFERENCE PUBLIQUE**  
Mercredi 2 juin à 21 h précises  
Salle des Commissions  
Hôtel de Ville  
Evreux

avec  
**MAURICE JOYEUX**  
SUJET :  
**ALBERT CAMUS**  
et l'Homme révolté

## PRÈS DE NOUS

### FOYER INDIVIDUALISTE

d'Etudes Sociales  
Le Dimanche 13 juin, à 14 h 30  
Au café Saint-Severin  
(salle du sous-sol)  
3, place Saint-Michel, à Paris.  
Métro Saint-Michel  
Sous la présidence  
de Jeanne HUMBERT :  
**LA FRANCE L'HEURE DES  
100 MILLIONS DE FRANÇAIS**  
par Maurice LAISANT  
qui situera le problème démographique à l'échelle mondiale  
— Les néo-abandonnistes sont  
courtoisement invités.

### AMIS DE HAN RYNER

**SAMEDI 12 JUIN, à 20 h 45, Salle  
des « AMIS », 114 bis rue de VAU-  
GIRARD (métro Montparnasse ou  
Saint-Placide), sous la présidence  
de Marcel RENOT, Vice-Président  
ds A.H.R. : Causerie de :  
Jacques SUPPEL :  
« André Maurois,  
l'homme et l'œuvre »  
Une discussion amicale suivra.  
Invitation cordiale  
aux sympathisants**

## LES VACANCES APPROCHENT

Nous sommes déjà au mois de mai ;  
et rien ne nous empêche de penser  
déjà aux vacances prochaines.

A ce propos nous voudrions signaler  
que, comme tous les ans, un Camping  
international sera organisé pendant  
tout le mois d'août.

Nous savons que quelques cama-  
rades s'y emploient activement et que  
cette année le rassemblement se fera  
dans les Hautes-Alpes, tout près de  
la frontière italienne, dans un site  
enchanteur.

Tous les renseignements seront  
publiés dans le prochain numéro du  
« Monde Libertaire » mais, dès à pré-  
sent il faut aussi penser à en parler  
autour de soi et à préparer la semaine  
d'études.

Tous ceux qui auraient des proposi-  
tions de discussions ou des rapports  
à présenter, peuvent dès à présent le  
signaler à :

René LOUIS, 13, rue de l'Académie,  
Marseille (1<sup>er</sup>) (B.-du-R.).

Les participants du Camping Inter-  
national d'Anduze (août 1964) qui dé-  
sireraient recevoir le compte rendu  
de la Semaine d'études peuvent en  
faire la demande à la même adresse.

### LIBRE PENSÉE DE MONTMARTRE

La libre pensée invite tous ses adhé-  
rents, tous ses amis à se joindre aux  
groupes Louise Michel et d'Asnières pour  
leur sortie de Saint-Nom-la-Breteche.  
Voir détail ci-contre.

### I.R.G.

L'Internationale des Résistants à la  
Guerre organise cet été en Italie une  
Conférence d'Etudes sur l'entraînement  
à la non-violence et un camp de travail  
et d'études pour les objectifs de  
conscience.

Pour tous renseignements, écr. S.A.R.I.,  
3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

## Souscriptions du 20-3 an 20-5 1965

Groupe de Lille	30,00
Groupe Amis du M.L.	50,00
Groupe d'Asnières	26,00
Groupe de Versailles	14,00
Groupe Amis du M.L.	100,00
Groupe de Nice	28,00
Groupe Amis du M.L.	50,00
Groupe Louise-Michel	1 000,00
Groupe Liaisons internationales	300,00
Groupe de Versailles	7,00
Groupe de Lorient	50,00
Groupe du M.L.	50,00
Jegoudez	3,00
Cova	8,00
Fernandez Joseph	5,00
Florac Francis	10,00
Barre Jean	10,00
Lapeyre Aristide	100,00
Rencontres	150,00
Gilbert Albert	3,00
Bianco René	4,50
Salamero	10,00
Caballero C.	100,00
Laberche	10,00
Morel Emile	100,00
Jordi	10,00
Richard Bernard	24,00
Lapeyre Aristide	100,00
Quer Gérard	10,00
Bidi Torindo	5,00
Brousseau Pierre	30,00
Mari	20,00
Bianco	4,15
Beguin Albert	5,00
Lapeyre A.	100,00
D. J.	100,00
Adam Hélène	10,00
Leroy Jackie	10,00
Cazaux Jean	5,00
Deteil	10,00
Girardin Henriette	5,00
Figeac André	10,00
Jordy J.	8,95
Barbe Alphonse	5,00
Vailland Bernard	25,00
Hedoux Pierre	5,00
Deleuze Marcel	50,00
Farmentier J.-L.	5,50
Peincedé	15,00

Pierre VEBER MECHERIA aimerait avoir  
des nouvelles de Stéphane dit « PALA-  
DINO », 14<sup>e</sup> Durruti.

## PARIS

**GROUPE DES AMIS  
DU MONDE LIBERTAIRE**  
S'adresser : 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GROUPE D'ETUDES ET D'ACTION  
ANARCHISTE**  
Ecrire : 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GROUPE LIBERTAIRE  
LOUISE MICHEL**  
Réunion du groupe mercredi 2 juin, à  
21 h, 110, passage Ramey, Paris (18<sup>e</sup>).

Ordre du jour :  
— Notre congrès 1965 ;  
— Notre propagande ;  
— Divers.

En vue des dispositions à prendre pour  
le congrès et pour nos manifestations  
de juin, très important, les militants  
sont priés d'être tous présents.

**GROUPE DE LIAISONS  
INTERNATIONALES.**  
Réunion habituellement les 1<sup>er</sup>, 3<sup>e</sup> et  
5<sup>e</sup> samedis du mois.  
Pour tous renseignements, s'adresser,  
3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GROUPE JEUNES REVOLUTIONNAIRES  
ANARCHISTES**  
Pour tous renseignements, écrire, 110,  
passage Ramey, Paris (18<sup>e</sup>) ou télé-  
phoner à ORN, 57-89.

**GROUPE LIBERTAIRE DURUTTI**  
Réunion chaque vendredi. Pour tous  
renseignements, écrire ou prendre  
contact avec Claude MICHEL, 3, rue Ter-  
naux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GROUPE LIBERTAIRE  
D'ACTION SPONTANEE**  
Pour tous renseignements, s'adresser,  
3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**GROUPE LIBERTAIRE  
JULES VALLES**  
Ce groupe se réunit chaque semaine  
dans le 13<sup>e</sup> arrondissement.  
Pour tous renseignements, écrire  
au camarade PÉREZ Richard, Poste  
restante, Paris 118

**GROUPE DE LA TRIBUNE  
D'ACTION CULTURELLE**  
Réunion tous les jeudis, à 18 heures,  
3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).  
Le groupe répond à tout le courrier  
qui lui est adressé et assure d'avoir  
des discussions dans les plus larges  
domaines.

**RÉGION PARISIENNE  
ASNIÈRES  
GROUPE ANARCHISTE**  
Salle du Centre administratif, place de  
la Mairie (deuxième et quatrième mer-  
credi).

## AULNAY

**GROUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser  
3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**MONTREUIL-SOUS-BOIS  
ET ENVIRONS  
GROUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser  
à Robert PANNIER, 244, rue de Ro-  
mainville, à Montreuil.

**VERSAILLES  
GROUPE FRANCISCO FERRER**  
Pour tous renseignements, écrire à  
C. Fayolle, 24, rue des Condomines,  
Versailles (S.-et-O.).

**PROVINCE  
ANGERS-TRELAZE  
GROUPE ANARCHISTE**  
Réunion deuxième mercredi du mois  
au lieu habituel, Bibliothèque et Li-  
brairie

**BORDEAUX  
GROUPE ANARCHISTE  
« SEBASTIEN FAURE »**  
Réunion tous les premiers mardis du  
mois au local du mouvement libertaire  
bordeleois, 7, rue du Muguet, à 20 h 30.  
Pour tout ce qui concerne les groupes  
F.A., J.L. et l'école nationaliste Francis-  
Ferrer, s'adresser à : PEYRAUF Yves,  
15, rue A.-Blanqui, CENON (Gironde).

**CARCASSONNE  
GROUPE HAN RYNER**  
Pour tous renseignements, s'adresser à  
Francis Dufour, 51, rue de la Tour-  
d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

**CHALONS-SUR-MARNE**  
Un groupe libertaire se fixe pour  
tâche de divulguer les idées de la Fédé-  
ration anarchiste dans la Marne est en  
formation à Châlons.  
Pour tous renseignements, écrire à  
Georges BOUFFET, poste restante, Châ-  
lons-sur-Marne.

**EVREUX  
GROUPE LIBERTAIRE  
DE L'ÈRE**  
Pour tous renseignements, écrire à  
LEFFEVRE, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

## GRENOBLE

**GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE  
SPARTACUS**  
S'adresser à KERAVIS, 162, rue Léon-  
Jouhaux à GRENOBLE (Isère).

Formation d'un cercle anarchiste d'Etude  
et de discussions pour les cantons  
de Le Chêtre et St-Galois (Sarthe).  
S'adresser à SENEZ, La Chapelle-Gou-  
gain (Sarthe).

**LORIENT  
GROUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser  
G. H., 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>),  
qui transmettra aux responsables.

**LYON  
GROUPE ELISE RECLUS**  
S'adresser toute correspondance au se-  
crétaire AVIAS Raoul, 56, rue Pierre-  
Sémard, Oullins (Rhône).

**GROUPE BAKOUNINE**  
Réunion tous les vendredis à 20 h 30.  
Pour tous renseignements écrire groupe  
Bakounine, 14, r. Jean-Larivière, Lyon (3<sup>e</sup>).

**LILLE  
GROUPE FEDERATION ANARCHISTE**  
S'adresser à Henri WALRAEVE, 8, rue  
des Aubépines, à LAMBERSART (Nord).

**MARSEILLE  
Pour prendre contact avec les groupes  
MARSEILLE-CENTRE, MARSEILLE-ST-  
ANTOINE, JEUNES LIBERTAIRE, écrire  
au Comité de liaison F.A.-J.L. René  
LOUIS, 13, rue de l'Académie, MAR-  
SEILLE (11<sup>e</sup>).**

**MONTLUÇON-COMMENTRY  
GROUPE ANARCHISTE**  
Animateur, Louis MALFANT, rue de  
la Pêche, à COMMENTRY (Allier).

**MONTPELLIER  
GROUPE ANARCHISTE**  
Adhérents et sympathisants, réunions  
tous les samedis à 17 h. Pour corres-  
pondance : S.T.A., 21, rue Vallat, Mont-  
pellier.

**NANTES  
GROUPE FERNAND PELLOUTIER**  
Pour tous renseignements, s'adresser à  
GUYON Marcel, 23 bis, rue Jean-Jaurès,  
NANTES (Loire-Atlantique).

**LORRAINE  
GROUPE ANARCHISTE**  
Sections de Metz et Thionville  
Pour tous renseignements, s'adresser  
au groupe Liaisons Internationales,  
3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

## NORMANDIE

Sections à Barentin, Louviers, Le  
Havre, Rouen.

**GROUPE JULES DURAND**  
A Rouen, exposés, débats publics  
tous les 2<sup>e</sup> mardis de chaque mois au  
café Le Château d'Eau, place de  
Gaulle, à 21 heures  
S'adresser à A. Douquet 41, rue du  
Contrat-Social, ROUEN (Sne-Moritime).

**GROUPE ANARCHISTE (CALVADOS)**  
Pour tous renseignements s'adresser à  
J.-P. Belliard, Ecole à Courson par  
St-Sever (Calvados).

**YONNAX  
GROUPE LIBERTAIRE**  
S'adresser, 3, rue Ternaux (Paris (11<sup>e</sup>)).

**SAINT-ETIENNE  
GROUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser au  
camarade H. Freydrue, 21, rue Ferdinand,  
SAINT-ETIENNE (Loire).

**STRASBOURG  
GROUPE ANARCHISTE**  
Pour tous renseignements, s'adresser 3,  
rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**TOULOUSE  
GROUPE LIBERTAIRE**  
Pour tous renseignements, s'adresser  
J.-C. BRUNO, 41, rue Camille-Desmou-  
lins, TOULOUSE (Haute-Garonne).

**GENEVE  
GROUPE ANARCHISTE-COMMUNISTE  
ROMAND**  
Renseignements : J. LUVIGNIER, 45, bd  
Saint-Georges, GENEVE

**LAUSANNE  
GROUPE ANARCHISTE**  
S'adresser 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).

**LIEGE  
GROUPE SOCIALISTE LIBERTAIRE**  
S'adresser à NATALIS, 220, rue Viva-  
gnis, Liège (Belgique)

**F.A. TRESORERIE**  
Militants de la F.A., pour notre  
mouvement la propagande est vitale,  
n'attendez pas pour régler vos coti-  
sations au C.C.P. de la Trésorerie  
Mercredi d'avance

Faugerat James, 3, rue Ternaux,  
Paris (11<sup>e</sup>) C.C.P. 7 334-77 Paris.  
Cotisation minimum : 1 franc par  
mois et par adhérent ou 12 francs  
par an.

— Vous ne votez pas ! Alors, vous n'aurez pas à vous plaindre demain.  
 — Non, je ne vote pas. Et c'est précisément ce qui me réserve, demain, le droit de me plaindre.

« En effet, si j'avais voté : ou le candidat adverse aurait été élu, et je n'aurais eu qu'à m'incliner devant la loi électorale (dont j'aurais préalablement accepté la règle), ou mon candidat aurait obtenu la majorité des suffrages et je n'aurais plus qu'à garder le silence sur mon incapacité politique, pour le cas où mon choix aurait été malheureux.

« Ne m'objectez pas, de grâce, que l'édile peut ne pas tenir ses promesses, mettre son programme sous le boisseau ou changer de camp (ce qui justifierait vos plaintes) ; ce serait véritablement nous faire la partie trop belle et protester avec retard contre un état de fait que nous avions prévu et avant vous dénoncé.

« D'autre part, j'espère pour vous que vous ne nourrissez pas la candeur de penser que vous pouvez demander des comptes à votre représentant (après que vous lui aurez fait la courte échelle) et qu'il condescendra à vous en rendre.

Mais parlons-en mieux : que vote celui qui veut voir se poursuivre l'état actuel des choses, qui désire à la rigueur le perfectionner, qui aspire, à plus ou moins brève échéance, à une réforme de surface des lois et des institutions, rien de plus normal ; mais que moi, mais que vous qui visons, non à l'aménagement de l'injustice et de l'inégalité, non à l'accroissement de tout l'appareil étatique et capitaliste qui nous écrase, mais à sa suppression pure et simple, voter au profit de celui-ci ou de celui-là, pour telle étiquette ou pour telle autre, en faveur d'un parti de droite ou de gauche, serait un non-sens, une ineptie et plus, une trahison.

Cependant un argument de poids nous est opposé. Comment, nous dit-on, vous qui êtes si peu enclins aux principes, vous montrez-vous si pointilleux sur les vôtres ?

Comment, nous reproche-t-on, vous qui faites dépendre toute votre théorie de l'homme et du respect qui lui est dû, comment sacrifiez-vous cet homme à une position d'esprit ?

C'était en 1936 que cet argument me fut opposé pour la première fois, et par un libéral, estimant que l'amnistie qui figurait en tête du programme du front populaire (et qui devait sortir nos compagnons de leurs cachots) valait mieux qu'une question de principes.

Le front populaire fut élu. L'amnistie ne fut jamais votée.

Mais venons-en au présent, à cette actualité à laquelle les esprits sont si sensibles.

1936 n'est plus, pour la mémoire de ceux qui

veulent bien s'en souvenir, que le folklore d'un temps révolu.

Soyons plus actuels.

Voici quelques mois, moins d'un an, l'Amérique allait voter et, comme on dit en style journalistique, le monde avait les yeux sur elle.

Qui allait triompher du fasciste Goldwater ou du démocrate Johnson ?

Serait-ce le premier ? Les plus grands périls pesaient sur les U.S.A. et sur le monde : invasion de pays où ils n'avaient rien à faire, intrusion dans la politique des nations voisines, mollesse sinon encouragement vis-à-vis des sociétés racistes qui, à l'intérieur même du territoire, faisaient régner vis-à-vis des noirs un régime de terreur et de barbarie.

Grâce au Ciel (et aux électeurs) Johnson fut élu.

Et depuis...

Et depuis, on continue à lyncher les nègres sous l'œil vigilant de la police, à l'ombre de la statue de la Liberté, depuis les troupes américaines interviennent au Vietnam dans une guerre qui n'ose pas dire son nom, en massacre à Saint-Domingue grâce à ces fameux marines (que Hitler, du fond de la tombe, doit bien envier à l'Amérique).

Depuis...

Que Goldwater aurait-il fait de mieux ou de pire ?

Non, je ne vote pas.

Et si demain, je loue au pilori un des tyrans de ce monde, nul ne pourra me reprocher d'avoir aidé à le hisser sur un pavois.

# TUEURS D'ÉLITE A SAINT-DOMINGUE

par Gérard SCHAAFS

UNE fois de plus, l'impérialisme américain s'en donne à cœur joie. A Saint-Domingue, comme dans toute l'Amérique Latine d'ailleurs, il est dangereux de vouloir éliminer les dictateurs. A la première manifestation de mécontentement, au premier bouillonnement populaire, la Maison Blanche envoie ses troupes « d'élite », soi-disant pour protéger les ressortissants américains. Tu parles ! Ensuite, on envoie d'autres « marines » protéger les premiers, et puis encore d'autres protéger, etc. Quand une véritable armée est sur place, on met le paquet, et on rétablit l'ordre. C'est-à-dire que l'on soutient le dictateur local le plus vérolé, l'ordre le plus réactionnaire, le salaud le plus achevé. Le monde entier s'émeut, des intellectuels un tantinet fatigués signent protestation sur protestation. De Gaulle crachotte dans les micros, les Chinois défilent, les Russes se défilent, j'en passe, et non des moindres. Et de tout cela, cette crapule de Johnson s'en fout comme de son premier chapeau texan. Faut dire que ce ne fait pas le poids.

A Saint-Domingue, les tueurs d'élite contribuent, paraît-il, à la défense du « Monde Libre ». Tant pis pour les monceaux de ruines, pour les cadavres pourrissant au soleil. Les Américains ne rigolent pas avec la « liberté ».

Il ne faut pas hésiter à mettre en parallèle l'intervention américaine à Saint-Domingue et l'intervention soviétique en Hongrie, car elles découlent du même principe, comme découlent du même principe les révoltes populaires qui les amenèrent. Ces mouvements n'ont pas un caractère révolutionnaire, tout au moins à l'origine. Ce sont des explosions visant à éliminer dans un cas une bureaucratie et une flicaille étouffante, et dans l'autre quelques raclures de dictateurs dont la soif de pouvoir et d'argent n'a d'égal que la connerie congénitale.

Dans les deux cas, ces révoltes prennent immédiatement un caractère extrêmement dangereux pour l'une ou l'autre des deux « hégémonies » qui se partagent le monde », comme dirait Saint-Charles l'Aprostat. La révolte hongroise était le premier pas, une étape, une marche vers une libé-

ralisation du régime et constituait, de ce fait, un danger pour la dictature bureaucratique de l'U.R.S.S., qui ne pouvait tolérer qu'un pays « satellite » suive, plus ou moins, l'exemple de la Yougoslavie. De même, la révolte de Saint-Domingue constitue un danger, à la fois sur le plan intérieur et sur le plan extérieur (surtout en Amérique Latine !) pour la politique impérialiste des U.S.A. qui ne peut tolérer qu'un pays membre de l'O.E.A. (organisation des Etats Américains) suive l'exemple cubain.

Ceci dit, il importe de bien mettre les choses au point : dans les lignes précédentes, nous avons parlé de « d'exemples » et de « danger ». Il est bien évident que nous nous plaçons sur le plan de la politique étrangère américaine ou soviétique, pas sur un plan révolutionnaire. Nous n'avons pas plus de sympathie pour le régime de Castro que pour celui de Tito, et quant aux prétendus « dangers » courus par les U.S.A. ou par l'U.R.S.S., ils sont illusoires et servent surtout d'alibis pour mieux assoier une emprise politique et économique particulièrement asphyxiante.

Les Américains sont décidés, s'il le faut, à détruire entièrement Saint-Domingue et à exterminer tous les rebelles. Les défenseurs du « Monde Libre » sont en action : on colle l'étiquette de « communiste » sur tous ceux qui refusent de courber la tête et ensuite on leur colle douze balles dans la peau. C'est beau « leur » démocratie !

Mais ne pensez pas que ces conflits resteront limités à l'Amérique Latine : qu'une révolution éclate en Espagne, par exemple, et nous verrons les « Marines » débarquer par paquet de dix mille, et la Maison Blanche prendre partie pour n'importe quelle ordures locale prête à accepter que l'existence des bases américaines les plus importantes d'Europe ne soit pas remise en question.

C'est une réalité que nous ne pouvons oublier, et c'est une situation où nous ne pouvons rien : seule une révolution à l'intérieur des U.S.A. modifierait les données du problème. Il ne semble pas que cette révolution, hélas, soit pour demain.

	Pages
Defferre et le Travailisme, par M. JOYEUX .....	4
A rebrousse-pois, par P.-V. BERTHIER .....	4
Propos subversifs .....	5
L'Anarchisme espagnol, par Gui SECUR .....	6
Histoire de notre journal, par Louis LOUVET .....	6
Gestion ouvrière, par M. JOYEUX .....	7
A propos des nationalisations, par M. FAYOLLE .....	7
Les travailleurs noirs en France, par M. MICHOT-LAZARSKI .....	8 et 9
Recherches libertaires .....	10
La revue des revues par R. FORAIN .....	11
Informations internationales .....	12
Introduction à une future étude de la bande dessinée, par J. ROLLIN .....	13
Autour de Picasso, par J.-L. CERARD .....	13
Cinéma, théâtre, variétés, radio et T.V. ....	14
Les livres du mois, .....	15
Le Crépuscule des magiciens, par Marc PREVOTEL .....	16

LE MONDE LIBERTAIRE

Rédaction Administration  
 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>)  
 VOLtaire 34-08

Compte postal Librairie Publico Paris 11289-15

Prix de l'abonnement

France : 6 numéros .....	10,00 F
12 numéros .....	20,00 F
Etranger : 6 numéros .....	10,60 F
12 numéros .....	21,50 F

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>)

Nom .....

Prénoms .....

Adresse .....

Le directeur de la publication,  
 Maurice Laisant.

Imprimerie Centrale du Croissant  
 19 rue du Croissant - Paris (2<sup>e</sup>)

# DEFFERRE ET LE TRAVAILLISME

C'EST entendu, il n'en restait que des cendres. Les têtes chenues qui l'avaient connu ou suivi alors qu'il était flamant, sentaient leur cœur se serrer lorsque sur un tapis qui autrefois fut rouge il jetait ses cartes piquées à la recherche de la combinaison gagnante. Mais enfin il portait un nom prestigieux. Il possédait parmi d'autres, quelques lettres de noblesse et dans la grande salle des Congrès, derrière la tribune entourée de drapeaux qui strillaient les trois flèches, s'alignaient des visages, aujourd'hui flétris, dans lesquels les foules ouvrières avaient cru se reconnaître. Reflet d'une époque, on pouvait espérer le voir s'éteindre doucement, enseveli dans un monde que l'avenir effaçait. Il n'en sera pas ainsi. Un politicien roublard, acquiné aux chefs de file de partis aux abois a entrepris sa liquidation. L'opération se fera à l'ombre d'une étiquette qui a dans le monde revêtu bien des marchandises fratellées ! On nomme ça « le Travailisme ». Douce euphorie qui recouvre une coopération de syndicalismes « réformistes », de politiciens radicaux, de socialistes en jolots.

Pour liquider le vieux parti, Gaston Defferre a trouvé des associés : Maurice Faure, le chef de file du radicalisme, Lecanuet, celui du parti des curés de chocs. Dans les couloirs, les clubs, où se retrouvent groupés les jeunes premiers de la technocratie, les patrons formés à l'américaine, les cheffailons sans emplois et sans clientèle qui, il y a quelques années animaient des mouvements de jeunesse. Un peu à l'écart, le P.S.U. boude ! Soyons certains que ce n'est qu'une question de prix ou si on le préfère une question de postes. Enfin, sur le fond de la toile des syndicalistes de la C.F.D.T. ou de F.O. attendent le moment favorable pour, sous l'œil approbateur de Lebrun, apporter à l'opération ce que ces personnages appellent la « caution du peuple ».

Nous avons vu se dessiner cette opération lors des dernières élections municipales sous deux aspects. A Grenoble, avec son parfum gauchiste, à Lyon sous la houlette des notables. A Marseille, par contre, elle faillit mal se terminer, la bouillabaisse sentait le rance. Nous la revoyons,

encouragée par des succès locaux, prendre aujourd'hui son essor. Liquider le vieux parti est la première étape et l'objectif de cette étape c'est l'élection présidentielle. Surtout ne croyez pas que Defferre se fait quelques illusions sur ses chances ? Le bougre est trop madré pour cela. S'il avait d'ailleurs quelques illusions à ce sujet, son état-major d'horizon 80, où se trouvent des gens aussi avertis que Mitterand « le sauteur du Luxembourg », se chargerait de les lui enlever. Il s'agit simplement de préparer l'avenir et de parfaire l'équipe qui pourra assurer la succession du Badinguet de l'Élysée lorsque celui-ci aura quitté cette vallée des douleurs.

Malgré tout, l'affaire est loin d'être jouée. Dans le vieux parti, les militants de base renâcent. Bien sûr, ils étaient habitués aux tripatoillages électoraux de leurs dirigeants, aux alliances natures que ceux-ci nouaient pour conserver leur « job ». Mais enfin, tout cela restait recouvert du langage traditionnel. Ils se consolaient avec les mots creux et les Internationales inoffensives. Aujourd'hui, ce Defferre est en train de leur arracher ces joujoux commodes derrière lesquels, en bonne conscience, ils pouvaient accepter les avantages dont les élus du parti les gratifiait. Certains clignent de l'œil du côté d'un parti communiste assagi et qui tend de plus en plus à prendre l'aspect de la vieille maison que les travailistes veulent liquider. On peut penser que les militants ne peseraient pas lourds dans la balance si, pour freiner cette opération douteuse, il n'existait pas l'appétit de ses promoteurs et les ménagements qu'ils sont tenus de prendre pour conserver leur clientèle électorale, qui est leur richesse et leur monnaie d'échange au cours des tractations actuelles.

Parti travailiste ? On voit mal Maurice Faure accepter la socialisation des moyens de production et d'échange, Lecanuet la laïcisation, Mollet le régime scolaire d'Alsace. On voit encore plus mal les technocrates des clubs accepter leur subordination aux vieux politiciens bavards et incompetents. On voit mal, à l'échelon du syndicat de base et de la section d'entreprise, les dirigeants imposer à leurs troupes l'intégration ouverte à un parti. Si l'opération travailiste

réussit, elle créera des scissions dans tous les partis de gauche et des regroupements politiques en dehors d'elle. Elle créera une confusion qui sera encore aggravée par les attermolements des grands hebdomadaires de gauche qui, ayant des clients dans les deux clans, se trouveront empêchés de prendre parti pour l'un ou l'autre. Elle accélérera l'unité d'action politique avec le parti communiste. Elle accélérera l'unité syndicale. Et disons mieux, elle clarifiera la situation du socialisme en France, qui pourra alors sans équivoque se compter.

De toute façon, la liquidation de la S.F.I.O. a commencé. Ou elle sera noyée par la petite bourgeoisie et les technocrates auxquels Defferre fait appel, ou elle sortira de sa résistance affaiblie, morcelée et un peu plus déconsidérée aux yeux des travailleurs. Nous allons vers un effritement qui profitera certes aux communistes, mais trop tard, ceux-ci, à un échelon supérieur, ayant déjà commencé cette lente désagrégation qui a conduit le parti de Pelletant et celui de Guesde dans les bras du parti de l'Eglise. Etrange destinée en vérité que celle de ce Defferre, Politicien de sous-préfecture, une première chance l'a fait « tomber » à Marseille, patrie de tous les tripatoillages électoraux. Une seconde a voulu que sa médiocrité rassurante le fit choisir par les grands requins de la politique auxquels il ne porte pas ombrage. La troisième vient de la destinée, lui dont, en bonne justice, la notoriété n'eût jamais dû dépasser Aix-en-Provence, à être le liquidateur d'un parti qui a tout de même marqué cinquante années de la vie politique et sociale du pays.

Ainsi vont les choses. Après Laffargue du « Droit à la paresse », après Longuet de la résistance à la guerre en 1917, après Blum des journées de 1936, Defferre va mettre un point final à une aventure socialiste commencée dans l'enthousiasme, continuée par des compromissions et qui se terminera dans le mépris.

P.-S. — Cet article était déjà écrit lorsque nous avons appris que la majorité socialiste de la Seine s'est décidée de suivre Defferre. Cette position accentuera encore la dissolution du vieux parti dans un travailisme sans principes et sans vertèbres.

## A rebrousse-pail

par P.-V. BERTHIER

QUESTION. — A quoi vise la publicité privée ?

REPONSE. — La publicité privée vise à nous faire convoiter quantité de choses coûteuses pour l'obtention desquelles il serait indispensable de jurer d'un revenu toujours croissant.

QUESTION. — A quoi tend la propagande gouvernementale ?

REPONSE. — La propagande gouvernementale tend à nous convaincre que l'austérité est salutaire à l'économie du pays et qu'il serait donc peu opportun de réclamer de l'augmentation.

QUESTION. — En quoi consiste l'austérité ?

REPONSE. — L'austérité se résume pour les pauvres à diminuer leur nécessaire tandis que les riches ne retranchent rien sur leur superflu.

QUESTION. — Qu'est-ce qu'une période d'austérité ?

REPONSE. — Une période d'austérité est une période où les deux-chevaux restent au garage par économie

mais où les Cadillac continuent de rouler comme ne temps normal.

QUESTION. — Pourquoi les riches ne participent-ils pas, eux aussi, aux campagnes d'austérité ?

REPONSE. — Les riches ne participent pas aux campagnes d'austérité parce que s'ils y prenaient part il ne resterait personne pour en tirer un avantage. Il faut tout de même mieux que quelqu'un en profite, et il est naturel que ce soient les riches, puisqu'ils en ont l'habitude et que le profit est leur fonction.

QUESTION. — Ne serait-il pas plus moral que les riches se privent parfois afin d'améliorer le sort du peuple, au lieu que le peuple se prive pour améliorer celui des riches ?

REPONSE. — Les pauvres ont toutes sortes de moyens pour améliorer leur sort : travailler davantage, bêcher leur jardin, se mettre en grève, revendiquer... Les riches n'en ont qu'un : exploiter l'austérité et la résignation des pauvres. Il serait inhumain de leur contester. Et l'inhumanité ne

saurait en aucun cas être morale.

QUESTION. — Certains festins officiels auxquels participent ceux-là mêmes qui préconisent l'austérité ne constituent-ils pas un défi à ceux qui, sans la préconiser, l'observent ?

REPONSE. — Non, car, d'une part, il faut que nos gouvernants encouragent, par leur exemple, la gastronomie, ressource éminemment nationale, et d'autre part ils contribuent ainsi à la Campagne mondiale contre la faim.

QUESTION. — Les gens huppés ne sont-ils pas exposés à de nombreux alicés ignorés des puritains ?

REPONSE. — Sans nul doute. Ils doivent sans cesse ruser avec le fisc (ce que les simples salariés ne peuvent pas faire). Ils ont à craindre les coups de Bourse, qui ne sauraient atteindre les fauchés. L'Etat, qui finance la construction des stades de football, ne subventionne même pas les terrains de golf, dont le moindre coûte 300 millions anciens. Et les compagnies d'assurances refusent

d'assurer contre le vol les casinos et les maisons de jeu, où de toute façon le riche se fait dépouiller !

QUESTION. — La richesse créée par le travail de tous peut-elle donc être dilapidée par la fantaisie de quelques-uns ?

REPONSE. — Elle est gaspillée chaque jour de toutes les manières, hors du contrôle de ceux qui la font. Et c'est en grande partie à cause de cela qu'en marge des deux catégories d'hommes que, selon Robespierre, les richesses corrompent : ceux qui les possèdent et ceux qui les convoitent, la société inégalitaire en a fait fleurir une troisième, celle des truands !

QUESTION. — Est-il plus moral de jouer une fortune à la roulette, soit pour la doubler, soit pour la perdre, que de risquer sa liberté ou sa vie pour s'en emparer mitrailleuse ?

REPONSE. — La parole est à M. le procureur de la République.

P.-V. BERTHIER.

## QUELQUES NOTIONS ÉLÉMENTAIRES

## DU CHRISTIANISME AU CANNIBALISME

LES téléspectateurs doués d'un minimum de sens critique qui ont vu le 5 mai l'émission « Lectures pour tous » ont certainement passé un bon moment devant leur petit écran. Les réalisateurs nous ont en effet présenté, entre autres, un bouquin intitulé « La vie de Jésus » ainsi que son auteur, le révérend père Bruckberger.

Le but de cet article n'est pas d'analyser ou critiquer l'ouvrage lui-même mais plus modestement de livrer au lecteur quelques réflexions nées de l'audition de l'auteur, bonhomme fort sympathique au demeurant.

Le terme bonhomme semble d'ailleurs définir parfaitement le personnage qui, malgré ses 57 ans, se situe aux antipodes du clergé traditionnel aux manières patelines et au langage onctueux. Il déclare d'ailleurs tout crûment détester la bigoterie et trouver extrêmement ennuyeux le langage sacerdotal.

Le révérend père nous a expliqué que le but de son ouvrage était surtout d'établir, en puisant ses arguments dans les derniers acquits de diverses disciplines scientifiques, que « croire n'est pas idiot ». Force nous est de reconnaître que l'auteur fait preuve d'un beau courage, d'une réelle témérité même, pour entreprendre une telle tâche et ses prédécesseurs étaient beaucoup plus prudents en déclarant par exemple : « L'incompréhensibilité de nos mystères est une preuve démonstrative de leur vérité. » (Malebranche - Entretiens sur la métaphysique) ou encore : « L'Eglise ne défend pas assurément que chacune de ces sciences, dans sa sphère, ne se serve de ses propres principes ou de ses méthodes particulières, mais tout en recon-

naissant cette juste liberté, elle veille avec soin « pour les empêcher de se mettre en opposition avec la doctrine divine en admettant des erreurs ou en dépassant leurs limites respectives pour envahir et troubler ce qui est du domaine de la Foi. » (Constitution Dei Filius 1870, Chapitre IV - De la foi et de la raison.)

Ce procédé avait l'avantage de mettre l'Eglise à l'abri de toute difficulté résultant d'une confrontation entre les résultats de la recherche traditionnelle et la révélation divine.

Faisant fi de cette solution de facilité, le R.P. lui, prétend confronter la science et la foi et établir par cette confrontation que « croire n'est pas idiot » (il l'a répété plusieurs fois). Ses prétentions demeurent somme toute, assez modestes semble-t-il puisqu'il ne cherche pas à démontrer que son dieu existe mais seulement que son existence est plausible. Malheureusement il a négligé un aspect du problème : c'est qu'il y a incompatibilité entre la recherche scientifique et la révélation divine ; il lui est innée mais qu'il en a cependant trouvé concrètement pour nous prouver que sa tentative se retourne aussitôt contre la cause qu'il veut défendre.

Il nous a par exemple affirmé que la foi chez lui est innée mais qu'il en a cependant trouvé fréquemment l'historicité de la bible. Or, au premier siècle de notre ère déjà, Celse, philosophe platonicien, reprochait déjà aux chrétiens de modifier fréquemment leurs écritures pour échapper aux objections. Tertullien, en 209 dans son traité « Des prescriptions » se plaint également des altérations apportées par les hérétiques. N'ayant certainement pas la conscience tranquille non plus, il prend ses précautions et ajoute « l'hérétique ne se fera pas de scrupule d'assurer que c'est nous qui corrompons les Ecritures ». D'ailleurs, les différentes sectes chrétiennes se renvoyaient mutuellement le même reproche et il n'est pas douteux que jusqu'à la rédaction définitive de la « Vulgate » (traduction latine de l'ancien testament par Saint Jérôme au IV<sup>e</sup> siècle) considéré comme seul texte officiel depuis 1546, chacun ne se soit laissé aller à modifier, retrancher,

ajouter par-ci par-là selon les besoins de sa cause. Il en va de même d'ailleurs en ce qui concerne les Evangiles où l'on ne trouve pas encore, au début du III<sup>e</sup> siècle le fameux : « Tu es Pierre et sur cette pierre je « bâtirai mon Eglise » qui constitue tout le fondement de l'Eglise catholique. Aussi, devons-nous souhaiiter au R.P. d'étayer sa foi par quelque chose de plus solide que l'historicité des livres dits saints.

Une seconde fois donc, le R.P. nous prouve que Jésus n'est pas nécessairement le fils de Dieu. Cette démonstration est vraiment savoureuse dans une telle bouche par les conséquences qu'elle entraîne : en effet, si Jésus n'est pas le fils de Dieu, sa doctrine (pour autant qu'il en ait une) perd tout son caractère divin et le christianisme n'est plus qu'une philosophie humaine ; quant à l'Eglise, fondée uniquement sur le caractère divin du Christ n'est plus qu'une vaste imposture. Nous le savions déjà... qu'il nous soit cependant permis de remercier le R.P. Bruckberger pour la preuve supplémentaire qu'il nous apporte.

Ce dernier ne s'en est d'ailleurs pas tenu là. Evoquant le mystère de l'Eucharistie il n'a pas craint d'affirmer que celui-ci constitue purement et simplement un acte d'anthropophagie et même de théophagie. Et ceci constitue certainement le sommet de la religion chrétienne. On peut certes trouver dans d'autres religions des points communs avec le christianisme ; les réincarnations et les conceptions virginales sont légion, le paradis et l'enfer se retrouvent en plusieurs exemplaires sous d'autres noms, les préceptes humanitaires de Jésus ont été professés avant lui par Zarathoustra, Bouddha, etc... Il reste pourtant une particularité que la religion chrétienne ne partage avec aucune autre : c'est de faire manger son dieu (en la personne de son fils qui est d'ailleurs la même personne, tout en étant distinct) par ses fidèles. Ce qui permet de conclure que l'apport fondamental du christianisme à la civilisation, c'est le cannibalisme.

Robert PANNIER.

# Clins d'œil

BONNE NOUVELLE

Un projet de loi, prévoyant le dégrèvement des impôts des actionnaires est en dépôt à la Chambre. Et l'on dira que l'on ne fait rien pour les économiquement faibles. C'est Zéphir qui va être content.

TU NE TUERAS PAS

Le pape vient de prendre position sur l'objection de conscience et déclare « qu'il n'y a rien d'incompatible dans le fait de servir le patrie comme soldat, et de servir le Christ en même temps ». Et s'il se trouve un nouveau lascar pour repousser l'épée dans le fourreau du successeur de Pierre, qu'on le foute en prison, nom de Dieu!

CE N'EST PAS LE MEME

« L'Humanité » nous apprend qu'au congrès de la C.G.T. est intervenu un certain Claude Ravachol... L'autre aurait foutu le feu à la baraque.

BOURREAUX D'ENFANTS

Dans les écoles, on distribue une brochure sur la guerre de 1914-1918. On n'a pas autre chose à leur apprendre. Si, au moins, c'était pour dénoncer toutes les criminelles conneries de leurs aînés...

CONFERENCES

Le gouvernement chinois (c'est le Figaro qui nous l'apprend), veut enseigner à ses troupes à nager. Pour ce qui est d'apprendre à nager, les gouvernements, chinois ou pas, seront d'excellents professeurs. Ils en connaissent un bout.

OBJECTIVITE GOUVERNEMENTALE

M. Peyrefitte vient de s'expliquer sur la monopolisation de la Radio-télévision française par le gouvernement. C'est, dit-il, pour faire contrepoids à la presse de gauche. Autrement dit : la presse de gauche est majoritaire et il faut bien la combattre. Autrement dit : le gouvernement régit contre la majorité. C'est beau la démocratie.

HISTOIRE DE FOU

Il était une fois, une cinquième République...

GUY QUINTIN EST LIBERE

APRES les tergiversations administratives (et l'on sait ce qu'elles peuvent être lorsqu'elles sont exercées par des militaires), notre camarade Quintin est rendu à la liberté après six mois de détention à Fresnes et dans les prisons militaires. Il peut enfin bénéficier du statut de l'objection de conscience, ce qui lui permettra de rejoindre en novembre prochain le centre de Briegoles prévu à cet effet. Il coûte, assez cher en ce monde de vouloir vivre sans faire métier de tuer. Notre camarade a tenu à exprimer sa gratitude à tous ses compagnons de lutte qui l'ont assisté dans son épreuve et à témoigner son attachement à notre fédération anarchiste. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire la lettre qu'il nous adresse à ce sujet.

« Chers Camarades »,

« C'est avec un vif plaisir, qu'enfin libre, je puis « vous remercier.

« Merci pour votre aide matérielle et morale. Il n'est pas de plus bel espoir de savoir que d'autres qui, pour beaucoup, ont pareillement souffert et luté, puissent, par-delà les années et les murs, retrouver pour un autre les mêmes angoisses qu'ils traversèrent et, de se savoir ainsi soutenu, permet de passer bien des journées et bien des nuits lorsqu'on se désespère assailli.

« Et s'il m'arrivait un jour de perdre le souvenir de ces sombres mois, jamais je n'oublierais que je ne fus pas seul.

« Encore une fois, merci à tous. »

Guy QUINTIN

Non, mon cher Quintin, ce n'est pas à toi de nous remercier, c'est à nous de te savoir gré d'avoir su mettre tes actes en rapport avec des idées.

La Fédération Anarchiste.

## Propos subversifs

# PLAIDOYER POUR LA PORNOGRAPHIE

Au secours ! les cons nous cernent ! Henri JEANSON.

L'érotisme occupe une place assez grande dans l'esprit humain pour n'avoir pas besoin de l'hypocrite alibi de l'art.

Alain ROBBE-GRILLET.

LES bœufs sont bien gardés. En application de l'ordonnance du 23 décembre 1958 sur la « protection » des mineurs des livres sont interdits, les éditeurs sont poursuivis pour avoir cité dans leur catalogue ou sur la page de garde d'un autre ouvrage des livres « interdits à l'affichage », des journalistes (dont Gabriel Matzneff, le pornographe chrétien orthodoxe de « Combat ») ont été convoqués à la police des mœurs pour avoir cité certains de ces ouvrages dans leurs articles.

Quand on saigne un pays à blanc pour lui imposer de fabriquer des bombes H et leurs vecteurs, pour entretenir les chefs d'Etat de pays sous-développés au lieu d'aider leurs peuples, pour tenter de bluffer toute la planète, et seulement elle, parce que le cosmos est momentanément inaccessible ; quand on manque de logements, d'hôpitaux, d'écoles ; quand de nombreux foyers ont un revenu mensuel inférieur à 500 francs ; quand toutes ces conditions et bien d'autres encore sont notre pain quotidien vous pensez que ce n'est peut-être pas le moment de mettre en vedette quelques écrivains pourchassés par la censure. Alors vous aurez tort. Car de Calvin à de Gaulle en passant par Mme de Maintenon, Napoléon, MM. Thiers, Staline, Franco, Pétain et

Jeannette Vermeersch, tous les prés-la-pudeur, tous les tartuffes, tous les partisans de l'Ordre Moral ont toujours été des souteneurs serviles de l'oppression et de l'exploitation. Toute expression de la liberté est un crime de lèse-autorité et doit donc être étouffée par un chef d'Etat qui se respecte, voilà le postulat de base, la quintessence de toute société hiérarchisée. Dieu l'a voulu, amen !

M. De Gaulle envoie ses sbires faire la chasse aux ouvrages dits pornographiques pour les mêmes raisons qui lui font distribuer la manne aux écoles confessionnelles, choisir de créer artificiellement du chômage, forger sa force de frappe : pour mieux asseoir le pouvoir de l'Etat. Les mêmes raisons plus une... peut-être ; mais s'il est permis de penser que le maître apostat ne fourre plus tant Yronme, cet accident de l'histoire ne confère pas une valeur humaine à la ceinture de chasteté. Et si vous faites la fine bouche, si vous acceptez de croire que quelques plumitifs licencieux récoltent ce qu'ils ont semé, vous laissez sans défense un des avant-postes des luttes sociales, car la liberté d'expression est partie intégrante de la lutte de classe.

J'entends déjà des sermonneurs affirmer qu'après tout il est bon de

brumes ni brouillards, et toute la région connaît, de par sa situation privilégiée, un climat qui ressemble beaucoup au climat méditerranéen.

Le site est historique, puisque, il y a quelques siècles, les troupes d'Annibal empruntèrent la vallée du Queyras avec leurs éléphants pour envahir l'Italie. Du reste, le camping se situe à une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau du col de la Traversette, où Annibal réunit ses soldats pour les haranguer en leur montrant la plaine turinaise qui s'étendait à leurs pieds.

Les campeurs, qui pourront se rendre très facilement à Abries ou à Aiguilles (le camp étant situé à peu près à mi-chemin sur la portion de route qui relie les deux communes distantes de 5 km), auront à leur disposition :

A Aiguilles : baignade, tennis, musée folklorique, salon de lecture.

A Abries : départ de promenades vers l'Italie. Pêche dans les lacs d'altitude du Marliif (2580 m). Une église du XVI.

De nombreuses promenades en sous-bois, des balades à pied ou en voiture, la pêche, tous les plaisirs de la haute montagne seront réunis dans ce site enchanteur.

Comme toutes les années, un économat sera organisé, où les principales denrées pourront être achetées aux plus bas prix, et la deuxième semaine sera plus particulièrement consacrée à des échanges de vues sur des problèmes variés qui intéressent tous les militants et tous les sympathisants anarchistes.

Voies d'accès :

Par le train : gare de Montdauphin (par Paris-Briançon), avec correspondance par cars vers Abries.

Par la route : Nationale 202 (route des Grandes Alpes) jusqu'à l'Esteyère, puis N 547 sur 10 km.

Les camarades venant d'Italie peuvent très facilement rejoindre le camp, via Turin-Briançon ou encore via Savonnan-Cuneo - Col de Larghe et Guillestre.

CAMPING INTERNATIONAL

DES JEUNES LIBERTAIRES

AOÛT 1965

A AIGUILLES-EN-QUEYRAS

(HAUTES-ALPES)

C'EST dans la Vallée du Queyras, une des plus élevées et des plus pittoresques des Alpes françaises, arrosée par le Guil, beau torrent riche en truites, près du coquet petit village d'Aiguilles (300 habitants), situé dans un reposant décor alpestre, construit à flanc de montagne, face à la forêt où la vue s'étend à l'ouest jusqu'aux arêtes lointaines de la Dent du Ratier, que se tiendra, cette année, le Camping international.

Bien que l'altitude soit assez élevée (1500 mètres), le Queyras ne connaît ni

« L'OBJECTEUR » A LOUVIERS

GRACE à Claude Autant-Lara, nul n'ignore plus ou ne devrait ignorer ce qu'est l'objection de conscience. Et c'est un savoir qui n'est pas inutile ; que de conceptions fausses si-le dit, moi-même objecteur, rétablir dans l'esprit de ceux qui me demandaient ce que nous voulions, ce que nous désirions. Ils sont hélas nombreux ceux qui estiment notre geste inutile et vain, ou bien dicté par la lâcheté.

Non, l'objecteur n'est pas un lâche, qui se terre devant les responsabilités de la guerre, qui, d'ailleurs ne sont pas siennes, ou qui refuse d'accomplir seize mois de service militaire, acceptant en contrepartie trois années de prison.

Non, notre geste n'est pas inutile. Nous luttons nous aussi pour un monde meilleur où le mot « haine » n'aurait plus aucun sens, où le mot « guerre » n'existerait plus que dans de futures « Histoires des temps barbares ».

C'est ce qu'ont brillamment démontré, à Louviers, à la suite de la projection du film « L'Objecteur » MM. Claude Autant-Lara, le metteur en scène et Jauchon, secrétaire général de l'Union Pacifiste de France, devant une assistance nombreuse et intéressée.

Cette séance au cours de laquelle il fut vendu 150 « Monde Libertaire » était organisée par le groupe anarchiste de l'Eure, et les Amis de « Liberté » que remercia le Docteur Martin, maire de la ville.

Le film, lui-même, est une des rares productions françaises, voire internationales, qui soient saines. On n'y peut décèler aucune trace de fanatisme, ni essai d'indoctrinement des spectateurs, mais un véritable témoignage pour lequel il faut savoir rendre grâce à Autant-Lara d'avoir eu le courage de nous le présenter.

D'autre part, il est remarquable que peu d'assistants soient partis aussitôt après le film, mais que la grande majorité assista aux débats et l'espère pour eux qu'ils n'aient pas perdu leur temps.

Puisque, après ce succès, nos camarades de Louviers sont décidés à n'en point rester là, il y a lieu d'espérer que leur prochain « spectacle-témoignage » aura le même succès que celui-ci.

QUGER.

CHEZ LES ESPERANTISTES

Chaque année, pendant le week-end de Pâques, nos amis de SAT Amikaro tiennent leurs assises dans une ville de France ou de Belgique. Cette année, c'est à Nancy que se tint le congrès traditionnel de l'Association.

Près de 80 militants avaient répondu à l'appel des organisateurs. Pendant deux jours l'on discutait des diverses questions qui se posent aux militants espérantistes d'avant-garde. Résultats atteints, enseignement, propagande, etc. Travail sérieux, sans esbrouffe, où chacun fit de son mieux pour apporter sa pierre à l'échiquier commun.

Bien entendu, les congressistes n'eurent garde d'oublier les questions culturelles. Ce fut tout d'abord une belle causerie de l'ami Lagrange, de Paris, sur « Rationalisme et Métaphysique », ce fut une très belle séance de danses folkloriques au cours de la première soirée ; ce fut une magistrale interprétation au piano de la « Troisième Symphonie » de Beethoven par le camarade Bartelmes, secrétaire général de SAT ; ce fut un sketch pacifiste interprété par des enfants de 8 à 12 ans ; ce fut encore une projection de belles diapositives sur l'Egypte des Pharaons.

Comme pour souligner ce souci culturel essentiel aux yeux des membres de SAT, le congrès se tenait au « Cercle du Travail », créé par un groupe de militants, en dehors de toute organisation politique ou autre. Ce cercle organise des cours du soir sur une trentaine de matières (mathématiques, français, langues vivantes, solfège, etc.) et, bien entendu, Esperanto. Nous y trouvâmes l'accueil le plus fraternel de la part du Conseil d'Administration qu'il convient de féliciter de cette magnifique initiative.

Avant de se séparer, les congressistes prirent rendez-vous pour le grand Congrès universel qui se tiendra dans quelques mois, pas très loin de Nancy, à Karlsruhe (Allemagne).

Le mardi, une grande partie d'entre eux participa, malgré un temps effroyable, à une excursion dans les Vosges !

Et nos amis de Bordeaux pensaient déjà au vingt et unième congrès de SAT-AMIKARO qu'ils recevront dans leur ville à Pâques 1966.

Charles DESPEYROUX.

SAT : organisation mondiale des Travailleurs Espérantistes. SAT AMIKARO : organisation franco-belge de propagande d'enseignement de l'Espéranto et de recrutement pour SAT.

# L'ANARCHISME ESPAGNOL

par Gui SÉGUR

## I - Le complot du couronnement

Le 17 mai 1902, se déroulent à Madrid les cérémonies du couronnement d'Alphonse XIII. De nombreux diplomates étrangers sont attendus, ainsi qu'une grande foule de touristes. Les organisateurs de ces fêtes désirent que les étrangers venant à Madrid en cette occasion, repartent convaincus que les Madrilènes sont de fervents royalistes, ce qui est absolument faux. Le peuple de Madrid est républicain et il déteste la monarchie. Bien qu'il existe, dans la capitale castilane, un peuple insoumis, les dirigeants, qu'ils soient républicains ou socialistes, sont un grand obstacle à toute tentative anticonformiste. Ils ne dissimulent d'ailleurs pas leur crainte devant l'éventuel déchaînement d'une multitude incontrôlée. Ainsi donc, si une action doit être tentée à l'occasion de l'investiture royale, l'initiative doit venir des anarchistes qui ont un grand ascendant sur le peuple. Les principaux responsables libertaires de Madrid décident donc d'organiser des réunions au cours desquelles seront échangées des idées sur l'action à engager. La plupart d'entre eux, d'ailleurs, pensent qu'ils passeront ces journées de fête en prison, mais il reste les camarades moins connus.

A ce moment, certains républicains en vue invitent les anarchistes à se joindre à eux pour mettre sur pied une manifestation antimonarchiste. Les libertaires acceptent le projet républicain, se laissant prendre au leur de « l'unité d'action ». Les choses en sont là, lorsque nos camarades apprennent avec surprise, que les dirigeants républicains avec qui ils ont conclu l'accord, ont déserté Madrid. Ils ont gagné l'Andalousie, sous prétexte d'un voyage de propagande, et n'ont pas jugé utile d'informer les anarchistes de cette fort insolite détermination. Quelques années plus tard, à Londres, un sénateur espagnol, monarchiste, déclarera à ce sujet : « Ce fut Moret (alors ministre du gouvernement Sagasta) qui donna « seis mil duros » (30 000 pesetas) à chacun des chefs républicains, avec obligation de gagner l'Andalousie ». Pour les libertaires, cette fuite équivalait à l'annulation des plans de manifestations qui, d'un commun accord, avaient été élaborés.

La veille du couronnement, Salvochea, Suarez, Vallina et quelques autres camarades quittent fort tard le Casino Fédéral où ils ont coutume de passer la soirée. Ils se rendent à la Puerta del Sol, parcourent la Carrera de San Jerónimo et arrivent devant le Congrès. La foule est nombreuse, observe Vallina, les promeneurs déambulent sous les guirlandes de fleurs après lesquelles sont suspendues des lanternes de couleurs, ce qui donne au spectacle l'aspect ridicule qui est celui des quartiers modestes illuminés par la fête. Puis, amères, déçus, les libertaires se séparent et regagnent leurs gîtes. Vallina, qui loge dans une pension de famille de la calle Jardines, est brusquement tiré de son sommeil par un groupe d'hommes, à la tête duquel il reconnaît l'inspecteur de police Visedo. Le policier lui annonce qu'il a reçu l'ordre de l'arrêter et de l'emprisonner. Les autres anarchistes, sauf Salvochea, sont appréhendés à la même heure.

Le prétexte de ces arrestations arbitraires est un pseudo-complot antimonarchiste, découvert le jour même, et dont voici brièvement la genèse. Il existe à Madrid, à cette époque, un corps de police spécialement destiné à surveiller les anarchistes. Le chef de cette brigade est un Asturien nommé Laureano Diaz. L'une des mauvaises tavernes que fréquentent les agents de L. Diaz se trouve à Cuatro Caminos. Dans celle-ci, des policiers ont eux-mêmes entreposé de la dynamite (d'ailleurs inutilisable selon les experts), que les agents provocateurs de Diaz, nombreux et mal payés, vendent pour un prix modique aux ouvriers. Deux vieux fédéralistes enthousiastes piquent à l'ameçon, et consacrent toutes leurs maigres économies à acheter ces explosifs. Ils les cachent ensuite dans un local de la Carrera de San Jerónimo, où l'un d'eux est concierge. Tout est donc en place et Laureano Diaz, qui connaît bien la cachette, attend la meilleure occasion pour intervenir. Il lui semble que le couronnement d'Alphonse XIII est une chance unique pour son avancement, puisque le cortège doit passer par la Carrera de San Jerónimo pour se diriger ensuite vers la chambre des députés. La veille des cérémonies, L. Diaz ordonne donc une perquisition dans le local où il sait trouver les explosifs. Les journaux s'emparent de l'affaire et se scandalisent devant l'abominable découverte de la dynamite que les ennemis de la société, de la religion, de la famille, etc., devaient employer

pour tuer le roi.

Voilà donc à la suite de quel stratagème policier, Suarez, Vallina, Antonio Apolo et d'autres libertaires sont jetés dans les cachots souterrains de la Carcel Modelo (prison modèle) de Madrid, dont le directeur est, à cette époque, Millán Astray, le père de l'hystérie général qui hurla en 1936 à l'Université de Salamanque, devant Miguel de Unamuno : « Muera la inteligencia ! Viva la muerte ! ». Après plusieurs mois d'emprisonnement, les détenus sont déclarés innocents, seul Suraze est condamné à cause de ses activités passées. Il sera assassiné clandestinement par la Guardia Civil. C'est à l'intervention de Salmerón auprès du ministre Moret, que les anarchistes madrilènes doivent leur liberté. La conséquence de la trahison des républicains est donc l'assassinat d'un homme, Francisco Suarez, un libertaire qui ne se serait pas vendu pour tout l'or du monde. Le 16 octobre 1902, Pedro Vallina, traqué par la haine tenace des militaires, quitte Madrid pour Paris. Il ne regagnera l'Espagne qu'en 1915, après l'amnistie générale.

Trois ans après son couronnement, en 1905, le nouveau monarque, sous la pression de l'armée, ratifie la « Ley de Jurisdicciones », promulguée par le gouvernement. Désormais, toute offense orale ou écrite, envers les autorités militaires, sera jugée par un tribunal militaire.

En 1906, l'anarchiste Mateo Morral interrompit les noces royales (Alphonse XIII épouse Ena de Battenberg) en lançant une bombe sur le carrosse. Les rois sont indemnes et Morral se suicide. La répression est aussitôt dirigée contre la personne de Francisco Ferrer, directeur de la « Escuela Moderna ». Morral avait fréquenté quelque temps l'institution. La profondeur révolutionnaire du travail entrepris par Ferrer alarma déjà les éléments gouvernementaux et cléricaux qui saisissent l'occasion pour tenter de faire condamner l'éducateur acéré. Il faut beaucoup d'efforts et de courage pour sauver Ferrer de cette première accusation, mais la réaction cléricale ne le perdra plus de vue et attendra le moment propice (1).

Le 28 septembre 1907, Fermín Salvochea Alvarez meurt à Cadix. Plus de 50 000 personnes assistent à son enterrement. Salvochea est mort, mais dans le cœur des hommes libres, son souvenir est éternel, comme la liberté, la justice et l'anarchie pour lesquels il a tant lutté.

Au mois de janvier 1908, le gouvernement de Maura présente au Parlement un projet de loi sur la répression du terrorisme. Lacierva, ministre de l'Intérieur, se livre, d'autre part, à un actif travail de provocation. A Barcelone, tous les jours, et un peu partout, des bombes explosent, particulièrement aux sièges du nationalisme catalan. Le gouvernement central a ses plans pour s'opposer à la renaissance politique et sociale de la Catalogne. Un détective privé, qui étudie ces explosions, révèle l'origine policière de celles-ci, à la grande colère (contenue) du Gouverneur Civil et du Ministre de l'Intérieur. Un prétendu anarchiste, Juan Rull, pauvre bougre qui pose les bombes pour le compte de la police, abandonné par ses maîtres, est pendu. Le projet de loi sur la répression du terrorisme doit être retiré, devant la campagne déchaînée par les anarchistes, les socialistes et républicains.

## II - La semaine tragique de Barcelone

Antonio Maura y Montaner, politicien autoritaire et conservateur, dirige la politique espagnole de 1907 à 1909. Il persécute les anarchistes et désire faire une révolution « depuis le haut », construire une flotte et réorganiser l'armée. C'est lui qui décide d'entreprendre « la mission civilisatrice au Maroc ». Après quelques incidents mineurs, le général Marina, retranché dans Meilla, reçoit l'ordre de dégager la ville de l'emprise marocaine. Mais, le 27 juillet, au « barraco del lobo », la brigade du général Pinto est défaite, Maura décide l'envoi de renforts et mobilise les réservistes (décret du 11 juillet 1909). Ces mesures impopulaires sont à l'origine des sanglants événements de Barcelone. Des manifestations sont organisées sur le port où embarquent les réservistes. « Solidaridad Obrera » déclare la grève générale. Le mouvement prend rapidement un caractère insurrectionnel. Des barricades sont dressées, dix-sept églises et vingt-trois couvents sont incendiés. La loi martiale est proclamée et la Catalogne isolée, par les troupes, du reste de l'Espagne. Une répression féroce se déchaîne alors, la presse officielle se livre à une grossière campagne de diffamation antipopulaire. Francisco Ferrer est accusé d'être l'instigateur du mouvement révolutionnaire. Cette fois, la bourgeoisie réactionnaire tient sa vengeance, elle ne lâchera plus sa proie.

(1) Notre prochain article sera consacré à Francisco Ferrer Guardia.

Erratum : le chapitre X portait en exergue la phrase suivante de Salvador Seguí : « El anarquismo es la mas alta gradacion del pensamiento humano. »

## Les origines de notre journal (V)

par L. LOUVET

CERTES, le fait de l'acquiescement de six prévenus constituait, pour l'Administration pénitentiaire, un désaveu quant à ses méthodes disciplinaires. Cependant ils étaient partis neuf au Tribunal maritime spécial : l'un était mort des mauvais traitements subis, les deux autres : Mammère et Girier-Lorion — ce dernier qui avait pourtant tout fait pour éviter le heurt sanglant — n'avaient pas rejoint leur misérable case. Ils étaient condamnés à mort.

Le premier, Mammère, succomba rapidement des suites des tortures morales et physiques qui lui avaient été infligées. Restait Girier-Lorion qui dut attendre huit longs mois pour qu'une commutation de peine ramène celle-ci à cinq années de réclusion cellulaire. Huit mois au cours desquels toutes les avanies lui furent prodiguées. Aucune cruauté ne lui fut épargnée : on le déclara atteint de troubles mentaux et on l'interna comme fou ; mais le médecin très rapidement le déclara sain d'esprit. Il réintégra donc le quartier réclusionnaire ; hélas dans un état lamentable. Commença alors pour lui d'épouvantables tribulations, partageant son temps entre deux cellules : celle de la prison et celle de l'hôpital. Les gardiens sachant l'estime que lui portaient ses compagnons de chaîne faisaient constamment courir le bruit de sa mort. Elle advint, mettant fin à son martyre et à la tragique navette qui le faisait passer des mains des infirmiers à celles des gardes-chiourme, en 1898, avant que soit achevée sa peine.

Ce chapitre serait incomplet si je ne contaït le concours de circonstances qui devait conduire Girier-Lorion au bagne et si je ne dessinais, brièvement, à grands traits, son caractère et sa grandeur d'âme.

Anshelme Girier était né dans un milieu ouvrier à la condition précaire. Le gosse s'y trouva très malheureux et décida à 13 ans de s'enfuir pour tenter l'aventure. L'aventure débuta fort mal. Il tombe sur un quidam — un policier — qui lui offre l'hospitalité et qui profite de la situation pour lui faire des propositions assez spéciales. De nouveau vagabond l'enfant est pris, mis en prison. Entré dans ce lieu de perdition dans la détresse, il en sort révolté. Il est à quatorze ans (1883) un des

orateurs les plus écoutés, parce que des plus violents de la région de Lyon. La loi impose la présence du Commissaire de police — ou d'un de ses représentants — dans les réunions publiques et celles de Girier n'étaient pas oubliées par les autorités policières. Or, un soir il prend à partie l'un de ces messieurs. Arrêté, condamné, il est placé en maison de correction jusqu'au milieu de 1886 et en sort lorsque sonnent ses dix-huit ans.

Libre, il s'embauche dans une entreprise à Lyon. Signalé comme anarchiste son patron le congédie. Il redouble d'ardeur dans les meetings « monte » à Paris et écope un an de prison pour un discours particulièrement subversif. Sa peine purgée il gagne le Nord et a, de nouveau, maille à partir avec la justice à Roubaix. Il fait défaut, se rend au Havre, pendant qu'on le condamne, par contumace, à une nouvelle année d'emprisonnement.

Se nouvelle existence l'éloigne des réunions qui, pourtant, sont sa raison d'être, quant à ses adversaires politiques, eux, ils ne l'oublient pas. Dans sa retraite il reçoit un jour une feuille de la fraction guesdiste qui le dénonce comme « anarchiste de gouvernement », traduisiez ; indicateur politique. Son sang ne fait qu'un tour ; le voilà à Roubaix où il organise une réunion pour y confondre ses accusateurs. Il y est violent comme il fallait s'y attendre. La police qui sait à présent où s'emparer de sa proie tente de lui mettre la main au collet. Se laisser arrêter sans résistance c'est fournir à ses ennemis l'occasion de redoubler en insinuations et calomnies. Girier, qui se faisait appeler Lorion lorsqu'il s'agissait de propagande, tire un revolver et blesse un agent. Bondissant au milieu des assistants il gagne la sortie et s'enfuit vers la frontière, qu'il sait toute proche. Traqué il échoue au port, à 500 mètres du lieu qui, pour lui, constitue le salut. Les guesdistes n'ont pas désarmé pour autant, ils accusent de plus belle. En cour d'assises, Girier-Lorion présente une défense qui se doit de lui valoir le maximum. Dix ans de travaux forcés ! Et vogue l'idéaliste atrocement calomnié vers les îles du Salut où l'attend un destin impitoyable. Il a vingt-deux ans !

Son défenseur devant le tribunal du bagne,

M<sup>r</sup> Sévère, a fait connaître, en grande partie, la correspondance qu'il a échangée avec le condamné lorsque l'inoxorable peine de mort lui fut infligée. On ne peut ici le rapporter intégralement sous peine d'allonger inconsidérément cet épisode de l'action anarchiste, qui en comporte des milliers d'autres !

Quelques lignes simplement sur les pages de ce « Journal » : « Vous ne pouvez vous faire une idée de mes souffrances, révèle Girier-Lorion. Sans nouvelles de ce qui se soit, même de vous, seul entre mes quatre murs, j'ai été plein de calme et de patience jusqu'à ce que le gouverneur passant aux îles, j'aie pu lui demander quelle était exactement ma situation. » Pas fâmeuse la situation ; rejet du pourvoi introduit par l'avocat, invitation à faire un recours en grâce auprès du président Félix Faure. « Demander grâce, rétorque le prisonnier, encore faut-il être coupable ! » Alors, tous les matins il tend l'oreille pour percevoir, dans les bruits qui lui parviennent, si l'on « monte » la machine, si l'on va venir l'avertir... Les mois passent au cours desquels comme sur « un hippodrome », la nature et la guillotine se disputent le prix ; qui l'emportera ? Le samedi passé il respire, car on n'exécute pas le dimanche. Et d'en appeler à la mémoire de son avocat quant à l'inanité des charges assemblées contre lui, des provocations antérieures : « Souvenez-vous que déjà en 1892, avec Allmayer et Lévy pour agents, certains fonctionnaires ont essayé une première fois de jouer au complot anarchiste, et que nous avons manqué d'être fusillés mes amis et moi. » Et d'évoquer sa mort certaine s'il doit passer cinq ou dix ans dans l'enfer guyanais. A la mi-novembre 1895 — son sort ne sera fixé qu'en février 1896 — ces mots désespérés : « Ma lettre devient un vrai journal. Je ferme ce pli, je n'ai plus de papier, je souffre trop. Si je le laissais avant d'aller à la guillotine, on ne vous l'enverrait peut-être pas. Adieu pour la dernière fois, personne n'est si malheureux que je le suis... c'est odieux. Une seule et dernière chose : si par malheur survient une commutation, Maître Sévère, je vous en conjure ne m'oubliez pas, tirez-moi du bagne où mon agonie sera atroce et ma mort horrible. Ne m'oubliez pas. » Le malheureux ne croyait peut-être pas si bien dire.

# La gestion ouvrière

**N**OUS proposons la gestion des entreprises par les travailleurs et nous avons raison. Nous proposons de la campagne électorale pour en réparer l'idée, et c'est de bonne guerre, car pour une fois, la grande foire périodique de la démocratie trouvera son utilité. Encore faut-il avoir une idée précise des moyens dont nous disposons pour pouvoir répondre clairement aux questions que ne manqueront pas de nous poser les hommes que nous inviterons à désertoriser les urnes.

Mais tout d'abord, je crois qu'il est aujourd'hui, clairement établi que les classes dirigeantes, bénéficiaires du système économique actuel ne renonceraient pas à leurs privilèges de classe et ce qu'on nomme l'anarchisme évolutif est simplement une vue de l'esprit. On peut tout au plus et avec beaucoup de bonne volonté espérer que ces classes dirigeantes évolueront dans le sens que nous préconisons, dans le domaine de l'esprit, mais une plus grande largeur de vues laisserait intacte l'aliénation économique et je le déclare nettement, je suis de ces esclaves qui haïssent plus les bons maîtres que les mauvais. Je ne crois pas non plus, que cédant simplement à la crainte, ces mêmes classes nous laisseront la place. Il faudra les chasser et elles se défendront. On ne peut donc pas tricher. Nous ferons une révolution et nous imposerons la gestion ouvrière par la violence révolutionnaire. Se déclarer partisan de la gestion ouvrière, c'est en même temps se déclarer partisan de la révolution ou alors il ne s'agit plus que des bavardages idéologiques à l'usage d'esprits fumeux.

On a, sur la révolution, écrit dans nos milieux bien des sautes. La plus grosse consistait à agiter sur la tête des malheureux révolutionnaires le spectre de l'arme atomique. Certes les conditions depuis un siècle ont changé et nous ne sommes plus à l'âge du chassepot. Mais ces conditions ont changé pour tout le monde et nous ne sommes pas encore, que je sache, à la période du doigt presse-bouton, même si nous nous dirigeons dans cette voie. Les éléments qui servent à la répression sont dans les mains des

hommes et ce sont ces hommes qu'il nous faudra neutraliser avant de leur arracher les crocs. Je me propose de voir ce problème dans une autre série d'articles mais ce que je veux dire tout de même aujourd'hui, c'est que l'expérience nous a appris que tout front séparant d'un côté les travailleurs et de l'autre la bourgeoisie et son appareil de répression vouerait immanquablement le mouvement ouvrier à la défaite et que sa seule chance révolutionnaire consistait justement à noyer l'adversaire dans la foule. De toute façon, il nous faudra trouver une solution aux problèmes révolutionnaires, ou il nous faudra renoncer à la gestion ouvrière.

Sans rentrer dans le détail, sur lequel je reviendrai plus tard, je crois que l'atout principal du révolutionnaire contre la classe dominante, reste la désagrégation de son appareil de classe. Cette désagrégation débute, sous l'impulsion des élites qui se dévoilent, lorsque la civilisation a dépassé sa phase ascendante et rentre dans la période de pourrissement qui fut commune à toutes les civilisations. Le rôle du révolutionnaire consiste à accélérer cette décomposition et c'est alors que la propagande par son caractère lapidaire devient un des éléments de cette désagrégation. La propagande est donc un des outils du combat pour la gestion ouvrière. En aucun cas, elle ne peut suppléer à la violence révolutionnaire mais elle peut, si elle est efficace, affaiblir l'appareil de répression de la bourgeoisie.

L'éducation, ou plutôt l'éducation spéciale que nous proposons aux hommes ne peut être reçue que par ceux d'entre eux qui ont échappé au conditionnement que crée le milieu, ce qui limite son champ. Mais ce champ est suffisamment vaste pour, qu'en y puisant largement, il soit possible de construire un mouvement de libération solide, véritable outil de libération économique et sociale.

Je l'ai déjà dit et je le répète, il ne sert à rien de pratiquer la politique de l'autruche et de se gargariser de formules humanitaires. Elles peuvent servir de pendents aux évangiles, nous donner bonne

conscience; elles ne nous fabriqueront pas un ingénieur, elles n'effaceront pas un garde-moblie.

Nous sommes partisans de la révolution pour l'impulsion. Alors il nous faudra faire la révolution pour l'impulsion. La propagande que nous répréhensions aidera à la désintégration de la société lorsque celle-ci aura dépassé sa courbe ascendante et entrera dans l'ère de sa décadence par l'amollissement de sa classe dominante. L'éducation nous permettra de constituer le cadre révolutionnaire indispensable à la transformation des bouffées de révolte en poussées révolutionnaires continues et à tous ces stades, la violence révolutionnaire restera l'âme principale pour briser la résistance de l'appareil de domination de la bourgeoisie.

Je sais, certains répugnent à l'emploi de la violence révolutionnaire et je les comprends, mais alors, qu'ils soient logiques avec eux-mêmes. Leurs efforts, qui certes peuvent ne pas être inutiles, n'ont pour but que de s'installer le plus commodément possible dans le système et il se peut que, dans la mesure où l'on ne touche pas à son porte-monnaie, la classe dominante soit parfois sensible au préchi-précha qui lui coûte peu et lui donne bonne conscience. Mais la gestion ouvrière, c'est tout de même autre chose. C'est toute l'économie transformée, c'est un homme nouveau poussant dans un milieu différent et réinventant une morale du comportement adaptée aux circonstances nouvelles, c'est la naissance d'une ère dans l'histoire des civilisations.

Les partisans de la gestion ouvrière doivent savoir tout cela. La bourgeoisie, elle, le sait en tout cas et elle nous enverra ses filles. C'en sera fini alors des discussions d'écoles, de l'interrogatoire des états d'âme. La parole sera à la virilité où les partisans de la gestion ouvrière feront face et l'emploi de la violence révolutionnaire s'imposera, où ils subiront, et alors ils rejoindront dans l'histoire les innombrables velléitaires pour qui les mots ont tenu lieu d'actes.

Maurice JOYEUX.

## A PROPOS DES NATIONALISATIONS

DANS un journal ami (1), un article non signé, intitulé « Merveilles des Nationalisations », me semble appeler quelques remarques.

Après avoir passé en revue la gestion, qualifiée de désastreuse, des industries nationalisées : S.N.C.F., R.A.T.P., Charbonnages de France, etc., l'auteur en arrive à cette conclusion : « Nous préférons que tout cela fut resté aux mains des compagnies privées ».

Cette conclusion, un peu entendue, montre la position difficile des libéraux en face des deux formes de gestion de l'économie actuelle — ce qui les conduit à adopter, suivant leurs tempéraments, des attitudes variées.

Ainsi, pour certains d'entre nous, syndicalistes et autres, l'abandon d'un capitalisme privé qui, au temps de sa toute puissance, a certes montré d'incontestables capacités d'organisation, mais cela grâce à une exploitation éhontée de la classe ouvrière, pour ces libéraux, les nationalisations représentent, non pas la solution idéale — qui reste pour nous la socialisation — mais un pas en avant.

Pour d'autres libéraux (et c'est le cas de l'auteur de l'article en question), l'avenir du capitalisme d'Etat les conduit à se faire les défenseurs rétrospectifs de l'entreprise capitaliste privée.

Pourquoi ?

Toute cette hideuse période, toutes ces victimes de la chiourme, tous ces dénis de justice, cette accumulation de supplices, de tortures morales infligées à des êtres sans défense, envoyés sous les tropiques pour avoir sollicité un sursaut de colère revendiqués pour avoir libérés de la société une meilleure place au soleil, livrés à de sadiques déchets sociaux affublés d'un uniforme, toutes ces années noires de l'anarchisme allant procurer aux journalistes de *Libertaire* une matière propre à emouvoir une opinion publique qui ne s'était pas, sous l'empire de la peur, montrée moins féroce que les gouvernants et leurs créatures.

Fortes de l'expérience acquise au cours d'événements décisifs le mouvement anarchiste et sa presse réalisèrent qu'il n'y avait aucune générosité à attendre des politiciens au pouvoir — ni même de ceux qui y aspiraient — que la lutte serait féroce et sans pitié, qu'il n'y avait à attendre de personne un geste fraternel et compréhensif et, qu'en ce cas, il était indispensable de varier les méthodes, de mettre une sourdine à l'action directe qui donnait prise à la répression et peuplait les prisons, sans aucun bénéfice pour l'idée. Les articles de presse, les discours des hommes politiques de tous bords, la masse ouvrière elle-même, pour laquelle s'étaient sacrifiés des militants d'élite, désavouaient les agitateurs, préconisaient une vie dénuée de risques, voulaient aux gémonies les « empêcheurs de digérer en rond ».

Pour ces raisons d'abord, parce qu'aussi bien ceux dont le tempérament paisible n'appréciait que médiocrement l'emploi de la dynamite pour résoudre la question sociale « faisaient surface », après la tempête, le *Libertaire*, en ces années de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, aligna sa propagande sur une série de revendications moins frappantes. Mais il n'oublia pas les bagnards.

On l'a déjà vu pour Cyvoet, pour Granger, pour Monod, pour d'autres, des campagnes vont être entreprises, des démarches effectuées sans tarder. Elles aboutiront, des années après, à la faveur de l'agitation consécutive à l'affaire Dreyfus, condamné bourgeois bien renté et capitaine au surplus,

(à suivre)

L'auteur affirme que les sociétés nationalisées sont à peu près toutes en déficit et que ces déficits sont comblés par des subventions — c'est-à-dire avec l'argent des contribuables. C'est vrai.

Seulement, il en était à peu près de même du temps des sociétés privées — ce qui n'empêchait pas les actionnaires de percevoir des dividendes. Et c'est ce qui faisait dire à l'époque, avec raison, que ces sociétés capitalisaient les bénéfices et socialisaient les pertes ! Cela n'a d'ailleurs pas changé et il arrive périodiquement que l'Etat, pour éviter la fermeture d'une entreprise — c'est la forme du chantage exercé par le capitaliste privé — renforce ladite entreprise avec les deniers des contribuables.

L'auteur affirme ensuite que, en ce qui concerne la S.N.C.F., à peine le quart des voyageurs transportés payent plein tarif. C'est toujours vrai. Mais attribuer les trois quarts restant aux « privilèges » des cheminots et aux exemptions dont bénéficient abusivement certaines catégories de citoyens est un peu excessif. C'est passer sous silence les réductions pour familles nombreuses, pour abonnements, pour voyages collectifs, pour congés payés, etc., et qui constituent une sorte de service social contre lequel il serait mal venu, ce me semble, que s'insurgent les libéraux — nous qui préconisons la gratuité des transports en commun !

Mais délaissions la S.N.C.F., les Charbonnages, que je connais fort mal, pour parler d'une entreprise nationalisée que je connais fort bien puisque j'y ai fait ma carrière : l'E.D.F. Et d'autant mieux que cette carrière s'est déroulée pour moitié sous le règne des compagnies privées, l'autre moitié sous celui de la nationalisation.

Examinons d'abord ce qu'étaient les compagnies privées de distribution et de production d'électricité — qui allaient de la très grosse entreprise englobant plusieurs départements à la petite société quasi artisanale desservant une seule commune. Il est exact que ces compagnies privées faisaient des bénéfices — et même de fructueux bénéfices. Mais à quel prix ? D'abord en allouant de très bas salaires à leurs ouvriers et employés, sans réelle garantie d'emploi, sans avantages sociaux, ni retraites (sauf quelques rares grosses sociétés telle la C.P.D.E.).

Ensuite, ce qui est plus important (car les ouvriers mal payés pouvaient toujours aller ailleurs), les sociétés privées de distribution n'assuraient pratiquement que le minimum indispensable d'entretien et d'amélioration des réseaux, de telle sorte que ceux-ci étaient, à la veille de la nationalisation, dans un état de décrépitude et d'insuffisance qui frisaient la catastrophe. Et il en était de même pour les sociétés de production qui se contentaient de vivre fructueusement le présent en ignorant l'avenir (on sait que la consommation d'électricité double tous les dix ans, ce qui nécessite d'incessants et énormes investissements).

On comprend que, dans ces conditions, les sociétés privées « faisaient » du bénéfice. Mais on comprend aussi que cela n'aurait pu durer longtemps. En fait, à la veille de la nationalisation, l'ensemble des sociétés privées de distribution étaient acculées, à court terme, devant ce dilemme : ou déposer leurs bilans, dans l'incapacité où elles se seraient trouvées de réunir les sommes gigantesques nécessaires à des investissements immédiats (en raison de leur carence passagère, ou de se regrouper entre elles en monopole et solliciter de l'Etat l'aide massive.

En fait, et nonobstant la « lutte » que se livrent capitalisme privé et capitalisme d'Etat, la nationalisation a été — au moins dans l'industrie électrique — une excellente affaire pour les compagnies : l'Etat leur a racheté à prix d'or des entreprises qui étaient au bord de la faillite (2). L'E.D.F., il faut lui rendre cette justice parce que c'est vrai, a considérablement modernisé et amélioré la distribution et la production. En moins de vingt ans, elle a fait surgir de terre d'innombrables centrales hydrauliques, thermiques et même nucléaires (ce qui est plus contestable,

mais ceci est une autre histoire...). Elle a assuré la production et la distribution au rythme de la consommation. Ce qui a coûté fort cher, mais aurait vraisemblablement coûté plus cher encore si les compagnies privées regroupées en monopole avaient exigé et nécessairement obtenu de l'Etat — c'est-à-dire des contribuables — l'aide massive qui lui était indispensable.

Quant aux « privilèges » dont bénéficient les « serviteurs » de l'Etat qui sont un peu, selon l'auteur de l'article « conscientisme ou non les exploités de ceux qui sont en dehors de l'Etat », cela appelle quelques remarques. Disons d'abord que dans n'importe quelle industrie, nationalisée ou non, le salarié qui gagne plus que son travail exploite « conscientisme ou non » celui qui gagne moins que lui. Et cela existera tant qu'existera une hiérarchie des salaires — sous quelque régime que ce soit.

Ensuite, en fait de privilèges, dont ne bénéficiaient partiellement pas le personnel : voiture particulière et même yacht acquis et entretenus aux frais de la société, personnel domestique (chauffeur, valet de chambre et jardinier) alloué à chaque directeur, etc.

Quant aux salaires actuels de l'E.D.F., disons en passant qu'ils deviennent raisonnables... après une quinzaine d'années de présence. Dans les débuts, ils sont tels que l'E.D.F. éprouve les plus grandes difficultés à recruter et que, parmi les débutants, un certain nombre abandonnent après avoir, quelques années durant, « tiré le diable par la queue ».

Quant à la retraite, elle est honorable... pour ceux qui ont la chance d'en profiter — et qu'ils ont d'ailleurs partiellement payé par d'importantes retenues sur leurs salaires. Mais est-ce bien aux libéraux de s'insurger contre la sécurité des vieux jours — que nous avons toujours réclamée et qu'il reste à étendre à tous.

Dresser des catégories de salariés contre d'autres catégories de salariés sous prétexte de lutte contre l'étatisme ne fait pas, à mon avis, avancer la question sociale d'un pas. Toujours, aussi bien sous le capitalisme privé que sous le capitalisme d'Etat, il y a eu des branches du salariat qui, grâce à leur nombre, à leur cohésion et à leur combativité (3) sont parvenues à « percer » et à obtenir des avantages provisoires, jusqu'au jour où, grâce à la « percée » primitive, l'ensemble du salariat obtenait les mêmes conditions, cet avantage se trouve annulé du fait de son extension. Il en est ainsi, par exemple, des quatre semaines de congés payés, acquises dès 1945 par le personnel de l'E.D.F. et maintenant étendues pratiquement à l'ensemble des salariés : c'est le processus même de la lutte sociale.

J'espère que ce qui précède ne me fera pas passer pour un défenseur inconditionnel des nationalisations, c'est-à-dire, en fait, de l'Etatisme. Et je reconnais très volontiers que l'E.D.F., qui a manifesté un réel dynamisme à ses débuts, est en train de s'enfoncer de plus en plus dans le bureaucratisme, la paperasserie et le favoritisme (4).

Pour conclure, je dirai que les libéraux n'ont pas à choisir entre le capitalisme privé et le capitalisme d'Etat, mais à les combattre tous les deux, sans démagogie et sans dresser les salariés de l'un ou l'autre secteur les uns contre les autres — tout en préconisant la seule solution valable : la socialisation.

Maurice FAYOLLE.

(1) Les Cahiers de l'Humanisme Libertaire, n° 111, avril 1965.  
(2) Sans compter que l'ancien personnel dirigeant des sociétés privées a été intégré dans des conditions plus qu'avantageuses au sein de l'entreprise nationalisée.  
(3) Les quatre syndicats qui se partagent le personnel de l'E.D.F. : C.G.T., C.F.T.C., F.O. et U.N.C.M. ont réalisé depuis plusieurs années une réelle unité d'action. Ce qui contribue à la combativité du personnel.  
(4) Mais les très grosses sociétés privées sont-elles à l'abri de ces fileaux ? Et il faudra beaucoup d'attention aux socialisations futures pour les éviter.

# LES TRAVAILLEURS NOIRS EN FRANCE

REPORTAGE DE MICHEL MICHOT-LAZARSKI

Plus de 70 000 travailleurs noirs sont en France. Ils viennent du Mali, du Sénégal, de la Mauritanie, de la Haute-Volta. L'immigration ne cesse de s'accroître et c'est au rythme de 1 000 par mois que des Africains d'origine paysanne sont localisés dans les grandes villes économiques, comme Marseille, Paris, Rouen, Le Havre, Dunkerque, Bordeaux, etc.

Leurs conditions de vie sont mal connues. C'est pourquoi une enquête, pour informer les lecteurs du « M. L. », paraît des plus nécessaires. Celle-ci a été faite, après diverses discussions souvent difficiles, auprès des travailleurs noirs, soit aux portes des usines, soit dans leurs habitations ; je dois aussi remercier le B.E.R.A. \* de m'avoir fourni des renseignements de première importance.

\* C'est le Bureau d'Etudes des Réalités Africaines, qui a été créé, le 8 novembre 1962, par un groupe d'étudiants africains boursuivant leurs études en France.



## L'IMMIGRATION ET SON HISTOIRE

### 1914 : Début de l'émigration d'Afrique vers l'Europe

Après la première guerre mondiale, les tirailleurs dits « sénégalais », composés de Sénégalais (Ouoloffs, Sérères, Lébous, Toucouleurs), de Soudanais (1) (Bambaras, Sarkholés), de Voltaïques (Mossis), qui avaient survécu aux épreuves de la guerre, regagnent leur Côte occidentale d'Afrique. La majorité d'entre eux, en récompense des « services rendus », bénéficieront d'une promotion sociale et administrative. Ils sont employés dans les administrations comme « plantons » ou gardiens de la paix, gendarmes, adjoints de chefs de cercles, interprètes dans les tribunaux de brousse... Nouvelle promotion, ils ne se couperont pas de leur milieu traditionnel dans lequel ils propagent avec fierté le résultat de leur expérience métropolitaine ; les hauts faits militaires et les réalisations indescriptibles de la science et de la technique européennes.

Dans les défilés ou lors des grandes cérémonies commémorant les jours « glorieux », tels le 14 Juillet, 11 Novembre... ; à côté des officiels, la poitrine brodée de décorations militaires, ils illustrent la présence française et la reconnaissance de la « m'ère-patrie ».

Parmi eux, un petit nombre seulement, composé exclusivement d'ethnies Sarakholé, Dioula, Mandjiaque, dans les emplois réservés, choisissent la navigation. Ils obtiennent des compagnies maritimes qui desservent la côte d'Afrique, des contrats de marins-navigants.

Dans les long-courriers transatlantiques, ils occupent des postes de manoeuvres (hommes de pont, graisseurs et aide-cuisiniers) ; leurs ports d'attache sont Bordeaux, Marseille, Le Havre. Ils ont les mêmes droits que leurs camarades français ou chinois (salaires, jours de congés...). Imprégnés de l'esprit familial et communautaire, ils maintiennent scrupuleusement les liens avec leurs familles et les villages par correspondance. A chaque débarquement, ils en profitent pour rendre visite à leurs familles, à qui ils apportent argent et cadeaux venant d'Europe. Ils subviennent aux besoins de leurs grandes familles restées en Afrique et ne cessent d'encourager dans leur correspondance les plus jeunes à aller à l'école.

Par leur expérience, leur rang social et leur contribution aux budgets de la famille, du clan ou du village, ils utilisent leur crédit social pour atténuer le discrédit de l'« enseignement moderne, donc français », cultivé et entretenu par les notables traditionalistes.

### 1959

La modernisation de la marine marchande française entraîne le licenciement d'une partie de l'effectif noir des équipages. L'autre partie, cessant ses activités pour des raisons de limite d'âge ou de santé, La marine marchande française, pour des impératifs techniques et économiques, se débarrasse de sa main-d'œuvre africaine.

Ne trouvant pas à réembarquer sur les bateaux d'autres compagnies, et craignant de retourner en Afrique, où les conditions de travail sont très précaires et aussi pour des

▲ Avez-vous envie de travailler avec ces salaires ?



# POUR UN RENOUVEAU DES RECHERCHES LIBERTAIRES

## CIVILISATION TECHNICIENNE ET PROPAGANDES

**A**VEC « La technique ou l'enjeu du siècle » (Colin 1954). Ellul entreprenait un diagnostic de la civilisation présente, qu'après « Propagandes » (\*), « L'illusion politique » (Laffont 1965) vient de préciser. Dans ce dernier livre, il développe son analyse de la situation de l'homme « informé » ébauchée dans « Propagandes »; de même « Propagandes » développait le dernier chapitre de « La technique » intitulée « Les techniques de l'homme ». On peut d'ailleurs se demander si ce dernier vocabulaire n'aurait pas mieux convenu comme titre à l'ouvrage d'Ellul, tant sont étendus les phénomènes qu'il étudie.

Il lui aurait en tout cas évité quelques mauvaises querelles de la part des universitaires prisonniers de leur spécialité, et de celle des démocrates de service aveuglés par les « illusions du progrès » dénoncées par Sorol. Car ce livre vaut mieux que d'être ignoré, violemment critiqué ou passionnellement défendu. Une pratique assez peu sérieuse...

I. — Ces réactions sont sans doute d'abord provoquées par la méthode de l'auteur, il ne s'agit pas ici d'une étude traditionnellement dite scientifique : Ellul se refuse dès l'abord à « fixer une certaine image, une certaine définition », puis de procéder « à l'étude » de ce qui correspond (à cette) définition, et il critique ceux qui « prétendent expérimenter telle méthode de P sur des groupes réduits et à petite dose ». (Désormais on abrégera « propagande » en P). Il ne proposera de définition provisoire qu'en p. 74, après avoir étudié les caractères communs des P réelles.

D'autre part, le livre se présente plutôt comme un essai d'interprétation synthétique de faits déjà connus, suivant un système de mise en relation des phénomènes sociaux entre eux, qui n'est pas sans rappeler la méthode de Weber traitant des faits de civilisation, et la formation d'historien d'Ellul. Il ne nous offre que peu de matériaux et analyses neuves, encore qu'il se soit livré ailleurs à ce genre de travaux. Il suppose connus « les fondements psychologiques, les techniques et les moyens » de la P. Dans le cas contraire, des bibliographies aident le lecteur à prendre connaissance des travaux de base. A la fin de chacune des parties (Caractères, Conditions d'existence, Nécessité, Effets psychologiques, Effets socio-politiques), on trouvera des orientations bibliographiques donnant les références par chapitre des ouvrages sur lesquels Ellul s'appuie.

On ne s'étonnera pas de l'importance accordée aux travaux des sociologues américains (Katz, Dooly, Kretsch et Crutchfield, Lazarsfeld, Lerner, Whyte...) dans il est vrai que la plupart des « psychosociologues » français considèrent la P comme une pratique assez peu sérieuse et sans grande influence : Sauvy et Stoetzel sont toutefois très cités. En bas de page de nombreuses notes indiquent les références et les citations qui témoignent d'une profonde connaissance des œuvres de Goebbels, Lénine, et surtout Mao Tse-toung, et aussi d'un dépouillement attentif de la presse française et étrangère. L'annexe II sur la « P de Mao » est peut-être, sous sa forme cursive, l'analyse française la plus serrée de ce phénomène.

### Changer les opinions en action

II. — « Il est difficile, sinon impossible, d'accepter la réalité telle qu'elle est », écrit Ellul pour expliquer comment les entreprises de P sont finalement couronnées de succès. Mais il ne serait pas loin de penser qu'un certain nombre d'auteurs ont la même attitude devant la P. C'est une autre raison pour laquelle son approche provoque de vives réactions. Il s'attaque en effet d'une part aux conceptions simplistes ou désuètes, d'autre part aux préjugés idéologiques ou moralistes qui entachent nombre d'études sur la P, par exemple à propos de l'influence prétendue faible de la P. (Une annexe bien documentée traite de cette question en fin d'ouvrage : il s'y mêle une réflexion méthodologique sur la difficulté de mesurer cette efficacité, et sur l'inadéquation des procédés utilisés en matière de sondage d'opinion publique).

1<sup>o</sup> Dans le premier cas, on n'est en général pas en face d'une véritable P : « une P inefficace n'est pas une P »; « il n'y a pas de P tant que l'on utilise de façon sporadique et un peu au hasard, tantôt un article de journal, tantôt une affiche, tantôt une émission de radio ». Mais surtout, la P n'obtient plus au schéma hérité de la représentation libérale de la volonté populaire souveraine, selon lequel : « on essaie de convaincre, d'emporter une décision, de créer une ferme adhésion à telle vérité. Puis (...) si la conviction est suffisamment forte, après délibération, l'individu pourra passer à l'action ».

En fait, on ne peut plus aujourd'hui « concevoir la P que comme un moyen de changer les opinions. Elle est aussi le moyen de les renforcer et de les changer en action ». C'est ce qu'Ellul appelle le passage de l'orthodoxie à l'orthopraxie.

2<sup>o</sup> D'autre part, Ellul s'élève contre la croyance fréquente que la P est un tissu de mensonges, redoutable mais un peu ridicule, et qui permet de dire : nous ne serons pas victimes de la P car nous discernons le vrai du faux; ce redoutable tissu plus vulnérable aux atteintes inconscientes. Et c'est aussi le cas pour qui pense : nous ne croyons pas ce que dit l'adversaire parce que tout ce qu'il dit est inexact. (Attitude fréquente du « bon sens commun » des Français : tout ce qu'il y a de propagande). Le jour où l'on entendra l'ennemi dire vrai, il se produira dans les deux cas un revirement total.

En définitive, ces critiques énoncées par Ellul proviennent de ce qu'il refuse « d'obéir à des jugements éthers sur les fins, qui reliaissent sur la P considérée comme moyen », et du type « La Démocratie étant bonne, la dictature étant néfaste, la P au service de la Démocratie est bonne » et cela « même si en tant que technique elle reste identique »; comme s'il était possible « qu'elle change de caractère, et presque de nature, en changeant de cadre et de régime ». C'est d'ailleurs à ce niveau que se pose un terrible dilemme pour la démocratie : ou faire de la propagande pour se maintenir, mais former un homme non démocratique, car la démocratie est plus affaire de comportement général que d'adhésion à un mythe entraînant des actions réflexes et stéréotypées; ou ne pas faire de propagande et se voir investis de l'intérieur et de l'extérieur.

C'est pour les mêmes raisons qu'Ellul critique les psychosociologues qui « tendent à minimiser l'efficacité de la P parce qu'ils ne peuvent accepter que l'individu, base de la démocratie, soit si fragile ». Il s'élève enfin contre la vision volontariste et moraliste habituelle de « l'homme, cet innocent, cette victime (...) poussé à faire le mal par le propagandiste », ce méchant. La réalité est beaucoup plus complexe, et on approche là de ce qui fait la spécificité du livre. Comme Mauss disant qu'il n'y a magie que s'il y a au préalable un solliciteur de magie, Ellul s'emploie à démontrer que la P répond en fait à des besoins, engendrés par certaines conditions de fait : « Il n'y aurait pas de propagandiste s'il n'y avait au préalable des propagandés en puissance ».

### Un phénomène sociologique

III. — C'est ce parti de replacer sans cesse la P dans son contexte de civilisation qui fait l'intérêt du livre par rapport à tant d'ouvrages indispensables mais trop spécialisés (sur l'opinion, sur l'Etat, sur l'information...) pour donner la signification du fait Propagande. Ce contexte, c'est celui de la civilisation technicienne. La P y est « appelée à résoudre des problèmes posés par les techniques, à jouer sur des inadaptations, à intégrer l'individu ». Elle « est bien moins l'arme politique d'un régime (ce qu'elle est aussi!) que l'effet d'une société technicienne qui englobe le tout de l'homme et qui tend à être tout à fait intégrée ».

La P apparaît alors comme « un phénomène rigoureusement sociologique, en ce sens qu'elle prend sa racine et sa raison dans la nécessité du groupe » qui la supporte. Car la P « en soi ne peut rien, il faut qu'elle parte de certains points d'appui préexistants. Elle ne crée rien » ex nihilo. Ces points d'appui résident pour l'individu dans un besoin inconscient « de parler à certaines agressions et de réduire certaines tensions » tenant à sa situation dans ce milieu technicien, qu'on peut ainsi résumer :

- Les problèmes dépassent les individus, malgré leur désir de participation; ils ont alors besoin de « satisfaire leur désir en éliminant leur incompetence ».

- Impôts, travail, guerres, constituent autant de sacrifices. L'homme « veut des raisons des justifications psychologiques et idéologiques de la situation dans laquelle il est placé ». D'où, par exemple, Platiletka, bond en avant, human relations.

- L'individu informé « a une vision pointilliste, incohérente, catastrophique, du monde, qui « provoque un besoin d'explications, de réponse globale ». Ainsi, « en même temps que l'information est nécessaire pour la prise de conscience, la P est pour que cette prise de conscience ne soit pas désespérante ». Ce point sera particulièrement développé dans « L'illusion politique ».

- D'autre part, la P, y compris les « human relations » et la technique du « cancelling » apparaît comme une thérapeutique de la solitude ».

- L'homme « dressé à la passivité » obéit de plus en plus à des signaux. (On pense aux études de H. Lefebvre.) « La P est le signal qui déclenche l'action, le pont qui fait passer l'individu de l'intérêt pour la politique à l'intervention dans la politique ».

- L'individu se sent « minorisé » dans une société de masse. La P remédie à cette sensation de « foule solitaire ». Illosement bien sûr, et elle la prend pour tremplin. « Elle se valorise en me donnant un sens très élevé de ma responsabilité ». Voilà pourquoi cet instrument de masse doit être personnalisé. « L'homme individuel intégré dans une masse est même le seul que la P atteigne efficacement au point qu'elle ne peut pratiquement rien sur les individus avant que les micro-groupes traditionnels n'aient été désagrégés, naturellement ou artificiellement » (et la stratégie d'atomisation suivie de restructuration d'une société chez les communistes asiatiques).

- La situation d'angoisse et d'intériorisation des conflits est telle que l'individu se sent perpétuellement accusé. La P va restituer à son besoin de justification un « monde unitaire dans lequel les impératifs sont en accord avec les faits », où il pourra s'intégrer; par elle, il détient une « grille de lecture » équivalente à celle que procurait autrefois la religion.

Bref, contre l'idée de perversité des hommes politiques, Ellul conclut que, nécessairement, « le propagandé est profondément complice du propagandiste ».

A ces conditions de fait qui suscitent en quelque sorte une demande de P, il faut ajouter d'autres conditions d'existence : nécessité d'un niveau de vie moyen et d'une culture moyenne (les classes paysannes et les peuples sous-équipés ne deviennent accessibles à la P que dans la mesure où ils entrent dans le champ de la civilisation technicienne; ce n'est pas dire qu'ils étaient moins aliénés avant!), nécessité d'une opinion informée et exprimée par les Mass Media (« Communication »), et où règnent des idéologies capables d'être transformées en mythes actifs. La P ne peut pas ignorer, sauf à être inefficace, ce terrain psychologique et ces courants fondamentaux de la société, exprimés en présuppositions collectives et mythes.

### Propagandes traditionnelles et modernes

IV. — Cela est si vrai que les caractères même de la P en dépendent. C'est bien pourquoi ses caractères ont complètement changé depuis le début du siècle, et que, dans un cadre formel commun, ils varient nécessairement selon les groupes culturels auxquels s'adressent telles P.

Ellul s'attache bien sûr à la P « sérieuse », à celle qui tend à devenir totale par l'utilisation de tous les moyens techniques, chacun « dans le sens de son efficacité spécifique », en les combinant entre eux, et dans le temps. Cette P est continue, sa « constance l'emporte sur l'attention épisodique de l'homme ». Cette continuité lui permet même de parler d'une sub-ou pré-propagande créant un climat, qui ne s'actualise qu'au moment du passage à l'action dans une organisation. Car — ce sont là deux notions essentielles du livre — la P moderne ne vise plus à créer d'abord une orthodoxie, mais bien une « orthopraxie », c'est-à-dire à « obtenir une action juste, exactement ordonnée à la fin que le propagandiste vise, et ce, en faisant l'économie de toute réflexion. Mais, Ellul y insiste, il n'y a pas vraiment P s'il n'existe pas de structure collective permettant de passer à l'action (parti, encadrement de la population par classes d'âge, immenses...); du moins on en reste au stade de la pré-propagande, ou la P sociologique. Cela marque donc une limite aux entreprises de P authentiques; en particulier, on voit les difficultés d'une P dirigée vers l'étranger, augmentée par la mauvaise connaissance de la culture de l'autre. (Echec de la P de l'armée en Algérie; de la Voix de l'Amérique; succès des PC nationaux.)

Ellul peut maintenant proposer une définition de la P : « ensemble des méthodes utilisées par un groupe orga-

nisé en vue de faire participer activement ou passivement à son action une masse d'individus unifiés par des manipulations psychologiques et encadrés dans une organisation. »

A l'intérieur de cette définition, il existe des catégories de P : traditionnelles, les P politiques, d'agitation, et la P verticale, ainsi que celles basées sur le mensonge et l'irrationnel;

modernes, et de plus en plus puissantes : les P sociologiques, d'intégration, horizontale et rationnelle. C'est à ces dernières qu'Ellul s'attache surtout, en provoquant la encore bien des réactions, et en se faisant accuser de tout expliquer par un « pan-propagandisme » ! Pourtant, son point de départ est celui d'un spécialiste. Mao : « Chacun doit être propagandiste pour tous. » Il analyse « cet ensemble de manifestations par lesquelles une société (...) tente d'intégrer en elle le maximum d'individus, d'unifier les comportements de ses membres selon un modèle, de diffuser son style de vie à l'extérieur d'elle-même et par là de s'imposer à d'autres groupes ». Il montre en quoi cette propagande sociologique emprunte les mêmes moyens que la P directe, politique, et comment elle provoque en fait les mêmes effets.

De ce point de vue, il n'y a pas de différence de nature entre la théorie et la pratique chinoise du « moule », et celle, occidentale, des « human et public relations », publicité et autres dynamiques de groupe. Les exemples abondent, la démonstration est rigoureuse. Mais si l'on peut suivre Ellul sur la réalité des phénomènes décrits, peut-être faut-il lui reprocher une certaine imprécision terminologique qui enlève de l'efficacité à son propos. Il reste que cette partie est une des plus riches du livre.

L'analyse des effets de la P, sans être banale, est néanmoins plus classique; chez l'individu, cristallisation psychologique, aliénation, dissociation psychique, et surtout création du besoin de P qui est finement décrit; en bref, constitution d'une personnalité monolithique, et peut-être névrotique. Et dans le domaine sociopolitique : désosmement et utilisation des idéologies par la P, transformation de la structure de l'opinion publique, cloisonnement irrécusable des groupes, répercussions sur la structure et l'action des partis et syndicats, intégration de la classe ouvrière, dilemmes posés aux Eglises, et à la démocratie. Nous ajouterons : et tout aussi bien, aux libertaires.

Bref, Ellul a écrit ce livre pour éviter que l'on « se fie à son invulnérabilité ou à l'inefficacité de l'attaque » et que la volonté de défense n'en soit diminuée. Après tout, la lucidité est le préalable à toute pratique révolutionnaire.

François DAUDE.

(\*) Jacques ELLUL : « Propagandes », Armand Colin (1962), 335 p.



### LES TEMPS MODERNES

Un débat sur les livres de « poche » s'ouvre dans ce numéro 227. Il doit se poursuivre dans les livraisons suivantes. Question : l'extension et le succès des collections « de poche » annoncent-ils un développement effectif de la culture, ou sont-ils à l'origine d'une culture au rabais ? Le livre de poche, par son prix abordable, son mode de diffusion, est-il appelé à devenir un instrument de culture pour la grande masse, ou n'est-il au contraire qu'une marchandise attrayante, provoquant le nivellement de toutes les valeurs, la confusion de l'arodin et du subversif dans le désordre d'une lecture hâtive et superficielle ?

Dans une première partie, « Points de vue », des directeurs de collections, écrivains, professeurs présentent des avis souvent diamétralement opposés. On peut ignorer carrément un certain nombre de préjugés de caste sur la valeur irremplaçable du beau livre relié, désiré et choisi par l'acheteur, etc. Mais il est bon de rappeler en même temps que ce sont les mêmes qui continuent à lire, que la

# Classiques de l'anarchisme

Nous reproduisons ci-dessous un texte de Jean GRAVE, « une des formes nouvelles de l'esprit politique », qui constituait le numéro 47 des « Temps Nouveaux » (1911).

LES gens bien intentionnés, mais superficiels, qui s'imaginent qu'il suffirait que chacun fit abstraction de ses idées personnelles pour former un seul parti de tous ceux qui veulent une transformation de l'état social actuel, émettent de temps à autre, après la faillite de tous les partis, l'idée baroque de former un seul parti révolutionnaire de tous ceux qui, unifiés, anarchistes, font la guerre à l'état social présent.

Ces bonnes gens ne voient qu'un côté de la question; car si les socialistes révolutionnaires veulent la fin de l'organisation capitaliste de la propriété, voire même au prix d'une révolution, la se bornent les points de contact. Les moyens pour faire cette révolution sont, non seulement différents, mais antagonistes.

Certains socialistes pensent amener la révolution en nommant des députés qui feront des lois en faveur des déshérités, en envoyant des leurs à tous les échelons de l'Administration, en s'emparant des fonctions administratives qui leur permettront de réformer la société actuelle au profit de la nouvelle. De plus, cette société future devra toujours être régie par un pouvoir qui aura à dispenser et à agir pour le bien commun.

Les anarchistes ne veulent déléguer personne au pouvoir, l'expérience leur démontrant que le pouvoir est, par essence, conservateur et sera toujours une entrave à de véritables changements. La société future qu'ils entendent sera basée sur l'autonomie complète des individus, l'ordre devant se créer par la libre entente, et non obtenu par leur écrasement par une autorité quelconque.

Il est vrai que ceux qui veulent réunir en un seul parti les forces révolutionnaires, ont toujours soin de déclarer que l'autonomie de chaque groupe y sera respectée, et, sans doute, ils croient fermement à ce qu'ils affirment; mais où a-t-on vu qu'un groupement centralisé — car, en réalité, c'est pour centraliser les efforts que l'on juge devoir être ainsi plus productifs, qu'à l'état dispersé, que l'on juge nécessaire la création d'un parti — ne devenait pas, à la longue, une entrave pour ses adhérents.

Les mêmes critiques que font les anarchistes à l'existence d'un gouvernement surgissent pour la création d'un parti.

Si le gouvernement doit borner son activité purement et simplement à enregistrer l'action des groupes et des individus, son existence est inutile. Laissons les groupes et les individus rechercher et établir eux-mêmes le mode de relations qui doit les relier, en dehors de tout groupe central, qui est un danger, de par le fait seul de son existence.

Si le gouvernement doit réglementer, coordonner, susciter ou limiter cette activité des groupes et des individus, il faudra lui adjoindre la force qui sanctionnera sa volonté. Alors, c'est l'arbitraire.

Si, dans le nouveau parti, l'union, la cohésion doivent résulter d'une identité d'efforts et de conceptions, demandons aux groupes et aux individus de se sentir plus effectivement les coudes; de ne pas croire, chacun, qu'il détient la vérité unique, à l'exclusion de tous les autres. Chacun, évidemment, doit agir selon ses préférences, mais admettre que les préférences des autres sont tout aussi légitimes et que l'on peut se prêter un mutuel appui, lorsque ces préférences ne se contredisent pas. Inutile, alors, d'établir a priori une charte qui ne doit être que le résultat des formes d'activités en cours.

Si, au contraire, cette union doit être acceptée « d'avance », en vertu d'un pacte, conclu au préalable, et auquel il faut adhérer en entrant dans le nouveau parti, c'est une limitation de la pensée et de l'activité de chacun, c'est la cristallisation, à un moment donné, d'une façon de concevoir les choses, et l'arrêt de son évolution.

Des pactes semblables ne sont obtenus que par le consentement de chacun de supprimer de son action ce qui peut gêner ceux des contractants qui ne pensent pas de même; cela peut bien forcer quelques-uns à faire un pas en avant, mais ce résultat ne s'obtient qu'à condition que d'autres fassent plusieurs pas en arrière. Je vois bien la perte, mais non le gain.

Mais il y a mieux: des pactes semblables ne sont respectés que tant que le nouveau parti se contente « d'aspirer » à faire quelque chose; mais du jour où quelques-uns des adhérents en ont assez de « souhaiter » et veulent passer à la réalisation, c'est l'ouverture de discussions interminables, qui n'ont qu'une solution possible; la scission de la part de la minorité agissante, qui en a assez de perdre son temps à des bavardages éternels, et veut enfin aller de l'avant.

C'est l'histoire des « insurrectionnels », qui veulent se séparer des unifiés; ce fut l'histoire des scissions dont le parti ouvrier fut le théâtre à différentes époques, lorsqu'il se scinda en révolutionnaire et possibilistes, plus tard en allemandistes, guesdistes, etc...

Evidemment, dans ces scissions il y eut, pour une bonne part, compétition de personnes. Mais ces compétitions de personnes n'auraient pu entraîner des adhérents si elles ne s'étaient abritées sous des questions plus avouables de méthodes ou de principes.

Et du reste la question de personnalités a son importance.

Pour mon compte, il y a certains socialistes, voire de vulgaires bourgeois que j'estime, avec lesquels je marcherais en certaines occasions, sans hésitation, tandis qu'il y a certains soi-disant anarchistes avec lesquels, ni de près ni de loin, je ne veux avoir de rapport, afficherai-ils les idées qui me sont les plus chères.

Et du reste — on ne saurait trop le répéter — c'est la plus grande erreur qui puisse exister de croire que l'on peut trouver un programme général d'entente pour un grand nombre d'individus. C'est l'erreur politique qui veut que les mêmes règles soient appliquées à toute une nation. L'entente ne peut se faire que sur des points spéciaux, déterminés, et pour une action temporaire. Ce n'est qu'aux dépens des initiatives que se font les centralisations, et elles ne se réalisent que par la compression des idées et des actions originales.

Où, c'est tout ce qu'il y a de plus politique cette idée, ce besoin de réunir en un seul faisceau les forces — révolutionnaires ou autres — d'un parti, et de croire qu'elles seront plus faciles à « diriger ».

Mais « direction » implique « dirigeants » et, en effet, c'est bien le besoin d'avoir sous la main une force quelconque, qui vous permettra de diriger la propagande et la révolution dans la voie que l'on envisage, qui se traduit par ce besoin d'union. Mais quel sera ce « on » ? C'est que l'« on » ne sait pas. C'est là l'inconnu qui peut causer bien des déceptions. Mais « on » croit que, si elles étaient groupées, les forces révolutionnaires frapperaient toutes en même temps, et au même endroit. C'est un raisonnement faux.

D'autre part, il n'est pas vrai qu'il soit nécessaire de frapper sur un centre, pour obtenir une plus rapide démolition de l'état social. Tout se tient dans la société: l'extirpation d'un préjugé, la démolition d'un rouage, c'est autant de fissures dans l'ensemble et c'est en élargissant ces fissures que l'on obtiendra l'éroulement des murailles. Et ce n'est qu'en laissant la plus grande latitude aux énergies de se développer que l'on obtiendra le maximum d'efforts.

Où, elle est bien politique en son essence cette conception de vouloir reconstituer un parti révo-

lutionnaire sur les ruines du parti dit socialiste. C'est la défiance des individualités, le besoin de discipliner sous le dogme, et en vue d'avoir, en prévision des futurs coups de main, une force que l'on puisse diriger, qui a amené cette boutade d'Hervé, qu'il ne peut y avoir contre l'organisation d'un parti, que quelques théoriciens, bien intentionnés, sans doute, mais éloignés de toute action. Et il faut savoir quel mépris cache cette appellation de « théoricien » pour ceux qui ont la prétention d'être les seuls hommes d'action, pour en apprécier la valeur. Or, on peut être théoricien et savoir payer de sa peau, à l'occasion. La théorie, lorsqu'elle a pour but d'engendrer l'action, devient action elle-même. Tout le monde ne peut pas être dans un état d'érethisme permanent — ce qui serait une maladie. Il y en a qui n'aiment pas à se dépenser en efforts stériles et pour qui épater la galerie ne représente pas le summum d'efforts utiles.

L'erreur de tous ceux qui se considèrent comme les « meneurs des foules » est de croire que l'on peut, en se mettant en avant, en l'excitant et la surexcitant, conduire la masse à une action révolutionnaire qui permettra, à ceux qui sauront la diriger, d'assurer le succès de la révolution. Erreur politicienne.

D'aucuns théoriciens sont convaincus que l'on ne devient « meneur » qu'à condition que l'on sera tout autant « mené » par la foule qu'on la mènera. C'est-à-dire que vos propres conceptions — j'entends celle que l'on peut réaliser dans la pratique — ne vous éloigneront pas trop des conceptions de la foule. Casser les vitres est un geste stérile lorsqu'on sait le soutenir, mais c'est un beau geste lorsqu'il faut attendre qu'elles soient remplacées pour recommencer.

Les coups de force ne sont rien si la foule qui les accomplit n'en a pas compris le but et le mobile. Ce n'est pas en dehors de ceux qui agissent que doit venir la poussée qui les ruent à la destruction d'une entrave, mais en dedans d'eux, pour qu'ils soient conscients de l'œuvre qu'ils accomplissent, et ne prêtent pas les mains au rétablissement de l'obstacle rompu.

La révolution ne doit pas avoir pour but de mettre aux mains d'une minorité « intelligente » la force qui lui « permettra » d'exécuter les transformations nécessaires pour instaurer un nouvel état social. La révolution, c'est l'ensemble de l'action révolutionnaire des minorités agissantes qui font disparaître les formes anciennes et suscitent les nouvelles.

En un mot, la révolution sociale ne peut comprendre deux périodes: l'un qui a pour but d'établir la force — première période — qui assurera — deuxième période — l'exécution des mesures reconnues nécessaires pour transformer l'état social. La révolution sociale, pour réussir, ne peut avoir qu'une période, — d'une longueur de temps indéterminée — la réalisation des aspirations conçues par les masses et accomplies en cours de lutte.

Evidemment, ce ne peut être que l'œuvre d'une minorité, mais d'une minorité qui fera sentir son action au sein de la foule elle-même, l'entraînant par sa propre action, et non se plaçant en dehors et au-dessus d'elle, et la poussant par contrainte. En habituant la foule à accomplir elle-même ce qu'elle aura compris être utile d'accomplir, et de ne pas l'attendre d'une force révolutionnaire constituée; car cette force constituée ne pourrait être qu'un obstacle à l'évolution paisible du nouvel état de choses, et qui, du reste, n'aurait pu se constituer qu'en comprimant, déjà, des aspirations trop faibles pour résister.

## A TRAVERS LES REVUES

lecture reste un privilège; tant que les conditions de travail, de transports, etc. resteront ce qu'elles sont, la fatigue et le manque de loisirs empêcheront de lire la masse des ouvriers. Le monde rural, de même, reste fermé au livre de « poche ». Enfin, comme le signale Georges Dupré, dans la variété des titres que proposent ces collections, la part du quotidien, des problèmes qui nous hantent reste des plus réduites. « La littérature, les mystiques, des œuvres aussi alléchantes que « Par-delà le bien et le mal » et « L'érotisme » de Georges Bataille, la psychanalyse, la franc-maçonnerie et les rêves, seront toujours moins nocifs que la politique ou l'explication simple des mécanismes économiques. Ainsi le livre de poche procède, au même titre que les autres « mass media », l'organisation des loisirs de consommation par les techniciens et les sociologues patentés, soucieux de l'ordre existant. »

Sans doute ne faut-il pas conclure sur ce jugement sévère, aussi fondé soit-il. Le livre de « poche » peut être utile à ceux qui lisent déjà; élèves du secondaire, étudiants, intellectuels, militants. Il joue un rôle la-

où existe déjà une activité culturelle. C'est le problème même de l'animation culturelle qui se repose ici.

Un dossier suit ce débat: enquêtes chez les libraires, techniques de diffusion, conception du « produit », etc.

« La suppression de toute véritable culture est une condition de survie du régime, dans le sens où la culture est actuellement un mouvement des masses vers la connaissance scientifique, c'est-à-dire une prise de conscience des rapports objectifs entre les hommes et entre l'humanité et la nature ».

Toujours dans le même numéro des « Temps modernes », un article de Jean-Pierre Milbergue sur « la signification politique des rapports pédagogiques dans l'université française », éclaire, dans une perspective marxiste, les contradictions de l'enseignement dans le supérieur comme dans le primaire. La pression du capitalisme entraîne de plus en plus l'université à former des cadres et des techniciens juste bons à s'intégrer avec efficacité dans les forces de production. De même que l'article

sulvant « Critique du syndicalisme étudiant », Milbergue précise l'opposition devenue courante dans les revendications étudiantes entre une pédagogie autoritaire qui condamne « l'enseignant » à la passivité et une « pratique pédagogique d'autogestion » (kiosques et librairies, 4,20 F).

sition, et dans l'évolution générale de l'économie espagnole. Robert Louzon (« Une élite organisée ») reprend le problème des rapports entre masses et militants (21, rue Jean-Robert, Paris-18<sup>e</sup>, 2 F).

## ACTUALITES ET DOCUMENTS

### LA REVOLUTION PROLETARIENNE

En plus des chroniques habituelles, deux études peuvent intéresser particulièrement dans le numéro d'avril de cette revue syndicaliste révolutionnaire. Louis Mercier analyse les origines, la charte constitutive, la tactique et la théorie de l'Alliance syndicale ouvrière (A.S.O.) en Espagne, en la restituant dans la situation complète des forces ouvrières d'oppo-

C'est la revue bimensuelle de la Direction générale de l'information en Algérie. Elle publie les documents officiels de la quinzaine (discours de Ben Bella, interviews de responsables) et des informations. Elle constitue un appoint appréciable à toute documentation sur l'évolution de l'Algérie (éditée par la Direction de la Documentation générale, Alger).

R. FORAIN.

## LES ÉTUDIANTS LIBRES DE MADRID

Un étudiant madrilène a remis à l'un de mes amis espagnols, résidant à Paris, un rapport dactylographié de 24 pages. Ce texte, qui traite de la situation à l'Université espagnole, doit être diffusé par son destinataire. M'ayant été confié provisoirement, j'en extrais quelques passages à l'intention des lecteurs du « Monde Libertaire ». Un court billet accompagne l'envoi, il dit :

Il faudrait que cet écrit soit amplement diffusé dans le plus grand nombre d'universités et entités culturelles européennes. Les difficultés extrêmes que nous rencontrons nous obligent à confier cette copie, ainsi que la responsabilité de sa diffusion à la personne de bonne volonté qui la recevra. Madrid, le 26 février 1965.

Ce rapport clandestin a été rédigé et diffusé par la « Commission d'Information et de Propagande » de la « IV<sup>e</sup> Assemblée d'Étudiants Libres de Madrid ».

Voici la traduction de l'introduction :

Ce rapport est destiné aux intellectuels européens, aux professeurs de toutes les Universités, aux jeunes qui s'y forment, aux organismes qui ont la tâche de diffuser la culture. Les informations qui figurent dans ce rapport proviennent des milieux universitaires ; les conclusions qu'il apporte, intéressent tous les défenseurs de la liberté, de la dignité humaine, et de ces principes qui constituent l'essence même de la culture à laquelle nous appartenons. Ce rapport a pour but de faire connaître certains faits, objectivement, ainsi que d'exposer les aspirations des universitaires espagnols. Il fait appel au sentiment de justice le plus élémentaire et à la conscience fraternelle qui unit, par-dessus les frontières, tous les hommes qui consacrent leur vie à la pensée et à la recherche de la vérité. De tous, nous réclamons l'appui, sans lequel notre lutte aura été stérile.

Les rédacteurs du rapport demandent que celui-ci soit largement diffusé, mais qu'il ne serve pas de base à une quelconque agitation « politique », ce qui servirait le gouvernement de Franco, bien heureux qu'on lui fournisse des arguments pour « démontrer », une fois de plus, que tous ces « crimes contre l'ordre » sont le fait de criminels agitateurs étrangers, « communistes » et « francs-maçons ».

Les pages suivantes sont consacrées à une étude historique et doctrinale du syndicat étudiant officiel et obligatoire, le S.E.U. Les auteurs concluent :

Durant ces dernières années, des groupes d'opposition syndicale sont parvenus à se constituer. Leurs activités, bien sûr, sont clandestines. Les plus actifs ou les plus connus sont : F.U.D.E. et U.E.D. de Madrid, I.T.E.R. de Barcelone, A.D.E.V. de Valence. Il existe des groupements analogues dans les autres provinces. Aucun de ces groupes ne possède une idéologie politique concrète. Ils rassemblent des membres d'opinions distinctes. L'unique différenciation réside dans le caractère laïque de certains groupes face au postulat chrétien des autres.

Vient ensuite un long récit, détaillé, des récents événements qui ont secoué l'Université espagnole. Il n'ajoute rien aux excellentes chroniques de José Antonio Novais, dans « Le Monde ». A la demande de mes amis étudiants de l'Université de Madrid, je leur envoyais d'ailleurs, pendant toute cette période, plusieurs exemplaires des articles du « Monde » qu'ils lisaient et distribuaient. C'était la seule possibilité pour eux d'avoir une vue d'ensemble, rapide et complète, des événements qui se déroulaient simultanément dans la majorité des Universités espagnoles.

Les rédacteurs du rapport scifient que les différentes informations proviennent de feuilles clandestines, publiées dans les diverses facultés, de comptes rendus des sessions d'assemblées libres de Madrid et de province, de lettres de particuliers, de conversations et de « l'expérience vécue des rédacteurs ».

Il me semble intéressant de traduire « in-extenso » l'Annexe IV du rapport, qui reproduit textuellement un fragment de la circulaire confidentielle adressée par Herrero Teledor, vice-secrétaire du Mouvement (la Phalange), à tous les gouverneurs

civils, alors qu'apparaissent les premiers troubles :

### 5. MESURES A ADOPTER

I. — Affronter les événements avec une grande fermeté, sans aucune marque de faiblesse, principalement en ce qui concerne les mesures les plus efficaces, qui sont précisément celles que peut adopter la Force publique.

II. — Empêcher que, dans les collèges supérieurs et les Universités, soient organisés des conférences ou des colloques par les professeurs connus comme ennemis du régime.

III. — Eviter la neutralisation des autorités académiques, en nommant à la tête des Universités des professeurs politiquement sûrs.

IV. — Provoquer la réaction logique des pères de famille dont on abuse de la confiance, en déformant la mentalité de leurs enfants, dans un sens ouvertement hostile à l'ordre constitué.

V. — Utiliser les associations pour qu'elles montrent leur répulsion devant les événements, et spécialement devant l'attitude des professeurs : associations familiales, professionnelles, officiers de réserve, anciens combattants, corporations, etc., et encourager l'attitude de la presse pour qu'elle maintienne une information constructive dans le même sens.

VI. — Affronter sans retard la structure du S.E.U. à l'Université.

VII. — Adopter des mesures fiscales rigoureuses envers les personnes qui se sont fait remarquer dans l'activité subversive et priver certains des avantages dont ils jouissent.

VIII. — Appliquer avec rigueur les sanctions académiques contre les professeurs condamnés et les étendre à un autre dont la solidarité est flagrante (Aguilar Navarro envoya une lettre à l'Assemblée libre du 24 et assista à celle du 25 où il déclara : « aucun régime sans idéologie ne peut se maintenir, et ce régime n'en a pas. Devant sa faiblesse, préparons-nous à lui porter le coup final. »).

IX. — Désarticuler les groupes extrémistes, spécialement de la F.U.D.E.

X. — Réaliser une vaste campagne d'information, avec les moyens dont dispose l'Etat, pour éclairer la situation et orienter de façon satisfaisante l'opinion publique.

XI. — Rendre publique, à certains niveaux du moins, les « fiches » de certains professeurs. Par exemple, Garcia Calvo, dont il est notoire qu'il a l'habitude, devant ses élèves, de faire l'apologie du suicide, qu'il est partisan de l'amour libre, qu'il a eu en certaines occasions, des difficultés sérieuses à cause de ses relations avec des jeunes filles de ses élèves et que, d'ailleurs, actuellement, il vit avec une ancienne élève. On dit aussi qu'il sacrifie des colombes au dieu Duro. A Seville, d'où il est originaire, tout cela est parfaitement connu.

Voilà avec quels arguments et quelle méthode, le très catholique régime du général Franco défend ses derniers jours et tente de prolonger encore quelque temps son irrémédiable décripitude.

Je voudrais, pour terminer, citer les points fondamentaux de la résolution adoptée par l'Assemblée des Étudiants Libres :

L'Assemblée des Étudiants Libres, réunie spontanément, a approuvé les points suivants :

1. Syndicat libre, autonome et représentatif.

2. Amnistie totale pour les professeurs suspendus, ainsi que pour les étudiants sanctionnés et emprisonnés.

3. Liberté d'expression à l'Université. L'Assemblée s'oppose à la « Loi des Associations », considérant qu'elle est contraire aux articles 19 et 20 de la déclaration des Droits de l'Homme de l'O.N.U., à laquelle l'Espagne a souscrit.

4. Solidarité avec les travailleurs dans leurs justes revendications syndicales.

5. Le 2 mars est déclaré journée de l'étudiant, ce jour sera consacré à exposer les revendications étudiantes.

Les commissions suivantes sont formées par des membres volontaires de l'Assemblée :

a) Commission de Travail : elle préparera les projets sur la réforme du syndicat et de l'Université, projet qui sera ensuite soumis à l'approbation de l'Assemblée.

b) Commission d'Information et de Propagande : Sa mission est de diffuser parmi les universitaires madrilènes et du reste de l'Espagne, les accords intervenus, pendant les sessions de l'Assemblée.

Voici un bref aperçu de ce très intéressant rapport, transmis depuis Madrid par les étudiants en lutte.

Gui Ségur.

### AFRIQUE DU SUD.

Les mineurs blancs ont déclenché une grève symbolique pour soutenir la promotion des mineurs africains. Une première expérience avait été tentée récemment dans les mines d'or et avait permis aux mineurs noirs d'obtenir certains postes et d'accéder à des catégories plus élevées réservées jusqu'à présent aux blancs. L'expérience ayant donné de bons résultats, les partisans de la promotion des Africains ont décidé de la poursuivre dans les houillères.

Les autorités sud-africaines ne permettront plus que les avions du porte-avions américain « U.S. Independence » atterrisent sur les aéroports du territoire, si ceux-ci ont à leurs bords des hommes qui ne soient pas de race blanche européenne, a déclaré le ministre des Affaires étrangères, M. Hilgard Müller.

### R.A.U.

Le colonel Nasser sait s'entourer de collaborateurs de valeur : L'organisateur des services de sécurité égyptien est le colonel Naam Al Nasser. Celui-ci est en réalité Léopold Gleim, ancien chef des services de sécurité allemands en Pologne.

Le chef des affaires juives est le lieutenant-colonel Ben Sala, ancien membre des sections d'assaut hitlériennes, figurant sur la liste des criminels de guerre en Pologne et connu sous le nom de Bernard Bender.

Près d'Alexandrie se trouve le camp de concentration de Samara. Son directeur est le colonel Ahim : en réalité, il s'agit du Dr Enrich Willemann, connu sous le régime nazi pour ses expériences de stérilisation.

Al-Haf est le conseiller de presse de Nasser, c'est l'ancien directeur de l'Agence de Presse de Berlin, auteur d'une traduction de « Mein Kampf » abrégé à l'usage des Égyptiens.

All Mohammed, alias Brunner, alias Georg Fischer, adjoint d'Eischmann, est chargé de toute la propagande, il s'occupait spécialement en 1940 de la déportation des Juifs grecs... Son frère Anton Brunner fut pendu en 1946 pour crimes de guerre. C'était un S.S. Hauptsturmführer...

Ibrahim Mustapha, à savoir Joachim Daemling, agent de la Gestapo de Düsseldorf, est le conseiller de la police du Caire et Hassem Soliman (Heinrich Sellmann), ancien chef nazi à Ulm, sévit comme membre influent de la police secrète égyptienne.

### U.S.A.

En Alabama, les racistes ont assassiné onze personnes en deux ans.

Le 23 avril 63, William L. Moore (35 ans), blanc, postier à Baltimore, tué alors qu'il se rendait seul à pied de Chattanooga (Tenn.) à Jackson (Miss.) au cours d'une « marche pour la liberté ».

Le 4 septembre 63, John L. Coley (20 ans), de Birmingham, tué au cours d'une bagarre qui suivit l'explosion d'une bombe chez un avocat noir.

Le 15 septembre 63, Cynthia Wesley (14 ans), Carol Robertson (14 ans), Denise McNair (11 ans) et Addie Mae Collins (14 ans), toutes quatre de Birmingham, tuées au cours de l'explosion d'une bombe dans un temple baptiste ; Virgil Ware (13 ans), tué par un jeune blanc et Johnnie Robertson (16 ans), tué par un policier, au cours de la manifestation qui suivit l'attentat.

Le 18 février 65, Jimmie Lee Jackson (26 ans), tué au cours d'un affrontement entre noirs et troupes de l'Etat, à Marion.

Le 9 mars 65, pasteur James Reeb (38 ans), battu à mort par des blancs à Selma.

Le 24 mars 65, Viola Gregg Luizzo (39 ans), tuée au volant de son automobile entre Montgomery et Selma, (Industrial Worker).

### ALLEMAGNE.

Une délégation des étudiants arabes de France voulait se rendre à Bonn, où devait se tenir le congrès général de l'Union des étudiants arabes en Europe. Aux frontières allemandes, à Aix-la-Chapelle comme à Anspach, les autorités, au mépris des règles du droit international, ont refusé aux étudiants l'accès au territoire allemand. De plus, les procédés des S.S. sont encore, semble-t-il, en vigueur chez des fonctionnaires de la R.F.A. Ainsi les étudiants qui devaient passer par Aix ont été enfermés pendant plusieurs heures. On leur a interdit de manger, de boire et de fumer ; ils ont été ensuite obligés de rebrousser chemin. Quand ils ont réclamé le respect de leurs droits, ils n'ont reçu pour toute réponse que des coups et des insultes. Un filic est allé même jusqu'à charger son pistolet avec « une balle pour chacun d'entre vous ».

## « TIERRA Y LIBERTAD »

Il est utile que cette chronique internationale garde le souvenir du passage à Paris de notre camarade Domingo Rojas du groupe « Tierra y Libertad », avec lequel nous avons eu une fort intéressante discussion.

Domingo Rojas appartient à une petite équipe de militants espagnols, émigrés au Mexique, après la victoire du fascisme en Espagne. Là-bas, voici une vingtaine d'années, ils créèrent « T. y L. » dont le premier objectif était de conquérir une certaine audience parmi les Mexicains.

Pendant deux années, donc, le journal poursuivit ses efforts dans ce sens, sans aucun succès. Rojas précise qu'il ne subsiste de l'ancienne et importante Fédération Anarchiste Mexicaine, que trois ou quatre camarades, d'ailleurs très âgés. Changeant alors de but, les camarades espagnols décidèrent de rédiger un journal destiné principalement aux exilés espagnols. Quant à la revue, ils lui imprimèrent volontairement un caractère intellectuel et international, désirant reconquérir une partie de l'audience que nos idées avaient eue autrefois dans certains milieux.

Et déjà, cette initiative porte ses fruits, des groupes libertaires existent à l'Université de Mexico, et des professeurs de cette même université collaborent à la rédaction de « Tierra y Libertad ». Le groupe diffuse 3 000 exemplaires du journal et autant de la revue. Sur cette activité vient se greffer un travail d'édition important. De son côté, la Fédération Anarchiste Mexicaine, à laquelle est affilié le groupe « T.y.L. », imprime 1 000 exemplaires de son hebdomadaire « Regeneración ». Notre camarade nous parla encore longuement du Mexique et de la politique gouvernementale de ce pays qui interdit aux curés de se promener en soutane sous peine d'emprisonnement (5 jours), qui distribue gratuitement et impose des livres d'enseignement qui sont laïques et obligatoires, même dans les écoles religieuses (où le catéchisme est interdit). Voilà un gouvernement étonnant, mais qui, comme tout gouvernement, s'appuie sur des méthodes propres aux systèmes étatiques contre lesquelles nous luttons toujours, contre lesquelles luttent les anarchistes mexicains.

Nous tenons à saluer, à travers notre camarade Domingo Rojas, le courage d'un groupe de militants qui ont donné leur vie à l'Anarchie.

G. S.



## INTRODUCTION A UNE FUTURE ÉTUDE DE LA BANDE DESSINÉE

par JEAN ROLLIN

Il est curieux de constater que les arts « nouveaux » de notre époque paraissent au prime abord comme destinés aux enfants. Ainsi, le cinéma fut considéré dès son apparition comme une distraction foraine, et la bande dessinée demeure encore pour le grand public un amusement enfantin.

Depuis quelque temps, la bande dessinée, ou « comic » selon le terme américain, connaît une vogue grandissante. Comme d'usage, le snobisme s'est emparé de la nouvelle passion des intellectuels, mais si l'on examine le phénomène, on s'aperçoit qu'il est digne de retenir l'attention.

Tout d'abord, le point de vue sociologique. Le nombre effrayant d'adultes qui s'abrutissent chaque jour avec les suppléments illustrés des quotidiens, fait de la bande dessinée un moyen de propagande presque aussi important que la télévision. Il est certain que dans la plupart des cas, ces bandes ne sont que prétextes et servent à dresser l'Américain moyen contre les ennemis des États-Unis, c'est-à-dire le communisme, les autres races, et, lorsqu'il s'agit d'une bande actualisée, la Corée, Cuba, le Nord-Vietnam.

La réaction de la gauche devant cette nouvelle arripe perfide made in US, a été de dénigrer le « genre » au lieu de critiquer l'esprit.

Peu de critiques, à l'exception du récent CELEG (Centre d'Étude des Littératures d'Expression Graphique) se sont attachés à l'aspect artistique de la bande dessinée.

Méprisée par les éducateurs, émasculée par une censure qui s'obstine à y voir uniquement une distraction enfantine qui DOIT rester morale, bâclée par les éditeurs et les traducteurs, la bande dessinée n'en est pas moins une forme d'expression et de création valable ayant déjà donné des œuvres très attachantes.

La bande dessinée a créé ses propres mythes, ses classiques, son avant-garde. Nous verrons qu'elle rejoint le témoignage de notre temps donné par les autres arts. Il est grand temps de découvrir qu'elle peut être corrosive et révoltée, qu'elle ne se limite pas aux histoires pour patronages ou boys-scouts genre Tintin et Milou.

Dans cette introduction à un prochain article, nous voulons signaler que, pour la première fois (exception faite des « romans dessinés »), une bande dessinée vient de naître en France, délibérément destinée aux « grandes personnes ». Il s'agit des « Aventures de Barbarella », de Jean-Claude Forest, réunies dans un luxueux album aux éditions du Terrain Vague.

Barbarella est une exploratrice de l'espace, errant à la suite d'un amour déçu, de planète en planète. Elle prend part à la lutte des peuples asservis contre leurs tyrans, et s'en va une fois la victoire acquise. C'est une femme totalement libre, débarrassée de tous préjugés moraux, raciaux, patriotiques.

Ce qui est inhabituel dans la science-fiction, la notion de « planète-mère » disparaît complètement ici pour laisser place à la découverte des autres mondes. « Femme de nulle-part », Barbarella n'en est pas moins humaine, et ses aventures amoureuses prennent dans le récit une importance considérable.

Le graphisme presque trop soigné de Forest déroute parfois tant il s'attache au corps humain tout en estompant le décor. Cependant le lecteur découvrira le très classique labyrinthe de Sogo, les robots qui pour être de métal n'en sont pas moins virils, ainsi qu'un monde de rêves et de machines destinées à la plus grande satisfaction des sens.

Avec Barbarella, la bande dessinée devient officiellement adulte et le parti pris de conte érotique dans un « illustré » contribuera peut-être à faire découvrir un genre passionnant.

## Autour de Picasso et de quelques autres

NOS lecteurs connaissent bien maintenant la haute tenue des expositions que propose la librairie-galerie Péron (7 ter, rue Saint-Placide, entrée libre). La publication chez Gallimard du livre de Brassai, « Conversations avec Picasso », nous offre l'occasion d'y retourner (jusqu'à la fin de juin). Comme dans les précédentes, consacrées à des personnalités aussi différentes que Desnos, Simone Weil et Jean Rostand, un goût sûr y préside. Des photographies dues au coup d'œil de Brassai resuscitent les gloires littéraires et artistiques de ces dernières décennies. Des lettres (dont deux d'Henry Miller), des affiches, des dessins de femmes vues par Brassai, des dédicaces d'auteurs amis, des livres dans toutes les langues, illustrés de photos signées Brassai, s'ajoutent au manuscrit des « Conversations avec Picasso » pour former un ensemble riche et enrichissant.

Des citations de Picasso, je voudrais retenir : « Pour savoir ce qu'on peut dessiner, il faut commencer à le faire ».

« Mais où est-il écrit que le succès doit aller toujours à ceux qui flattent le goût du public ? Moi, je voulais prouver qu'on peut avoir du succès envers et contre tous, sans compromission... C'est le succès dans ma jeunesse qui est devenu mon mur de protection... L'époque bleue, l'époque rose, c'étaient des paravents qui m'abritaient ».

« Pourquoi croyez-vous que je date tout ce que je fais ? C'est qu'il ne suffit pas de connaître les œuvres d'un artiste, il faut aussi savoir quand il les faisait, pourquoi, comment, dans quelles circonstances. Sans doute, existera-t-il un jour une science, que l'on appellera peut-être « la science de l'homme », qui cherchera à pénétrer plus avant l'homme à travers l'homme créateur ».

A signaler que le fond sonore de cette exposition est l'enregistrement sur magnétophone de poèmes de Brassai par lui-même. Ces poèmes, parus en 1949 sous le titre « Histoire de Marie » (Éditions du Point du Jour, introduction par Henry Miller), prennent, par la voix de leur auteur, une saveur toute particulière.

### Picasso et les femmes

Certes, on n'a pas autant parlé du livre de Brassai que de celui de Françoise Gilot « Vivre avec Picasso » (Edit. Calmann-Lévy). Mais pourquoi ? Et pourquoi encore n'a-t-on pas plus parlé du beau livre de Fernande Olivier « Picasso et ses amis », paru chez Stock en 1954 ? Le livre de Françoise Gilot a bénéficié d'un vrai lancement à l'américaine. Paru d'abord en langue anglaise, les agents littéraires ne l'ont introduit en France qu'après un succès international assuré. « Paris-Match » a copieusement illustré. Picasso n'est intervenu qu'à ce moment-là. Il a demandé la saisie de l'hebdomadaire. Il ne l'a pas obtenue.

Là-dessus, 44 peintres ont assuré le maître de leur solidarité. Comme s'il avait besoin d'eux !... En somme, les 44 reprochaient à Françoise Gilot de vouloir se faire de la publicité aux dépens de Picasso, mais eux-mêmes faisaient parler d'eux, grâce au maître. Qu'avaient-ils à craindre, ces artistes ? Qu'un jour, une compagne bavardante son tour ? Et après ? Je voudrais dire aux 44 qu'ils ne risquent rien. Il n'y a pas de danger. On ne s'attaque qu'aux grands.

Quelqu'un a évoqué à ce propos le précédent de Jean-Jacques Brousson et de son « Anatole France en pantoufles ». Pourquoi ne pas évoquer non plus la trahison de Brigitte Bardot par ses secrétaires ? On n'en finirait pas de multiplier les exemples. Pour en revenir à Françoise Gilot, j'estime que si, pour satisfaire Picasso et ses 44 courtisans, on la censurait, il n'y aurait plus de liberté d'expression possible. Pourquoi admettre le livre de Brassai et rejeter celui de F. Gilot ? Au nom de quoi ?

### Picasso lit-il son courrier ?

Un chroniqueur a ironisé : il paraît que Picasso se lit pas les lettres qui lui sont adressées. Aussi Françoise Gilot a-t-elle choisi d'écrire un livre pour avoir plus de chance d'être lue.

En tout cas, je puis affirmer que, si Picasso lisait son courrier, il aurait peut-être répondu à une lettre qu'en ma candeur d'écrivain débutant, je lui envoyai, il y a une douzaine d'années, pour lui demander d'illustrer un livre.

### Fin de saison

On a beau être blasé à force de courir les galeries, cette année ne se termine pas mal. On dirait que les artistes et les marchands se sont donné le mot afin de nous présenter encore d'excellentes expositions avant le creux des vacances.

C'est ainsi que la galerie Iolas (196, bd Saint-Germain) expose jusqu'au 5 juin des peintures récentes de Léonor Fini, d'un érotisme délicat. Un seul regret : que les toiles de cette grande artiste soient cotées si cher sur le marché. Du moins, le nanti qui peut en acheter et qui ne s'en prive pas, fait-il preuve de goût.

Lorjou, lui aussi dont les toiles valent si cher, présente chez Sagot-Le Garrec (24, rue du Four) une série de lithographies en couleurs (à partir de 600 F.). Ses thèmes ne sont pas nouveaux : fous, cathédrales, bouquets de fleurs. A côté de cette série, on trouve heureusement ses premières illustrations pour « le Bestiaire » de Guillaume Apollinaire.

A propos de Lorjou, un certain Jean Bardiotti a commis un méprisant et méprisable article dans le « Journal de l'amateur d'art » du 10 mai. On y lit entre autres gentilles : « Ce quinquagénaire (Lorjou) peint aujourd'hui comme un apprenti gâcheur de mortier. Il est mort pour la grande peinture ». Attendons la réponse de Lorjou, elle ne saurait tarder.

### Pour une « Journée de la Peinture »

Le Groupe des Peintres du Marais a obtenu qu'un jour par an tout peintre puisse exposer en plein air, gratuitement, sans jury. Cette exposition qui se tiendra sous les arcades de la place des Vosges sera la « Journée de la Peinture ». Elle aura lieu cette année le dimanche 13 juin, pendant le Festival du Marais.

Saluons cette initiative qui ressemble beaucoup à la Foire aux Poètes et souhaitons bonne chance aux peintres qui y participeront.

Jean-Louis GERARD.

## Fait divers

Ce soir, à Europe n° 1, on nous a passé en revue, comme tous les soirs, les faits divers de la journée. Vous savez, les crimes, vols et autres réjouissances de bon goût qui permettent au « Français moyen » la jouissance trouble de réprouver chez autrui, ce qu'il sent en lui de vices et d'instincts obscurs et réprimés. Parmi les crimes, il faut citer, bien sûr le vol, puisque prendre l'argent des bourgeois revient à prendre leur sang. L'un de ces faits divers était, ce soir, particulièrement propice à faire frétiller les imaginations. Deux enfants de quatorze et quinze ans ont fait sauter à la dynamite un coffre-fort. Il n'y a plus de jeunesse ! Nos journalistes, désireux d'offrir à leurs clients leur ration quotidienne de sensationnel et de bonne conscience se sont précipités pour tenter de recueillir les confidences du père d'un des enfants. Oh, scandale ! Ne voilà-t-il pas que cet inconscient a osé avouer qu'il ne se sentait pas coupable et qu'il ne considérerait pas non plus son fils comme un criminel. Or, pour que la bonne conscience du client se satisfasse, il faut un coupable. S'il s'était agi de quelque petit bourgeois, on aurait pu accuser Jean-Paul Sartre et les intellectuels de gauche, ainsi que le fait généralement dans ces cas Jean Nocher. Là, c'était difficile, car, ainsi que l'avoua le père au cours de l'interview, il n'était « qu'un manœuvre ». Heureusement cela pouvait permettre de redresser la situation. Quoi de plus facile en effet, pour un journaliste expérimenté que de faire tourner une interview à la confusion de l'intervé en laissant glisser des sous-entendus perfides.

L'affaire était donc close, chacun pouvait digérer en paix avant d'aller goûter un repos bien mérité.

Eh bien non ! Si cet ouvrier avait pu exprimer ce qu'il ressentait obscurément, il aurait pu crier aux bons apôtres et aux bien-pensants que son fils, sans qu'il s'en rende compte, lui avait montré la voie. Il aurait pu dire que, quand on a vu pendant quinze ans son père quotidiennement exploité et humilié, traîner en outre des générations de misère et d'humiliation, quand on l'a vu, modeste, mal à l'aise, baisser les yeux devant un patron arrogant et sûr de lui, quand on a entendu le ton condescendant et protecteur de ce dernier lorsqu'il s'adresse à ses « inférieurs », quand on a peut-être soi-même assisté à une fête charitable et que, comme il le ferait, pour un chiot, le riche vous a caressé la joue, alors, il n'y a pas d'autre solution que la révolte. Et cette révolte ne peut s'exprimer qu'en s'attaquant à ce qui est la cause de la supériorité de l'exploiteur : l'argent.

Oh, je sais bien, il y a certainement d'autres raisons plus évidentes et plus rassurantes à l'acte de ces enfants. Et ils n'étaient très vraisemblablement pas conscients de toutes celles que je viens d'exposer et qu'ils ne ressentait qu'obscurément. Nous pouvons donc nous rassurer. Il ne s'agissait que de « caractériels » ; on va donc s'occuper d'eux, les choyer, et lorsqu'ils seront « récupérés », on les remettra dans le circuit.

Je sais aussi que la révolte individuelle n'est pas la révolte. Mais elle en est le premier pas, le plus dur peut-être pour beaucoup parce qu'il exige qu'on se débarrasse du vieil homme et de sa résignation. En ce sens, il n'y a pas pour nous, anarchistes, à nous désoler du phénomène de délinquance juvénile. Il nous faut lutter pour rendre cette révolte plus consciente et plus efficace.

Il n'y aura pas de révolution tant que les coffres des bourgeois n'auront pas sauté. Et le temps de la dynamite n'est peut-être plus très éloigné. L'humiliation, l'aliénation ne sont pas encore conscientes chez ceux qui les subissent, mais leur poids est déjà insoutenable. Et si les bourgeois sont si attachés à leurs coffres qu'ils ne puissent s'en détacher, ils crèveront, lorsqu'ils sauteront.

Alain THEVENET.

▲ CINÉMA

NATTVARDSGASTERNA \*

CETTE fois, Ingmar BERGMAN a bien tué Dieu, au terme de sa trilogie. Depuis « A travers le miroir » et ensuite « Le Silence », les amateurs de bons films à thèse ont pu suivre la lente agonie de l'Homme qui arrive à se débarrasser du mythe d'une religion, d'une idée absurde et hypocrite.

Ce pasteur, d'un petit village nu et dépourvu de chaleur humaine, va prendre conscience de son erreur qui se concrétisera par la perte de sa foi. Son amour pour Dieu n'est autre que celui de sa femme; seulement, le jour où il perd sa compagne, il perd en même temps la religion. Il accuse alors son « bâton » spirituel, représenté par Dieu, de l'avoir abandonné. A partir de ce moment, il devient un Homme qui refuse des idées sans

fondement. La religion ne lui suffit plus!

Avec la religion, avec un Dieu imaginaire, les hommes se gardent en permanence une fenêtre ouverte sur un ciel toujours bleu et ensoléillé. A chaque fois que la réalité de la vie devient angoissante et embarrassante les hommes trouvent une échappatoire. Ils évitent d'affronter les problèmes de leur vie pour se jeter dans le fauteuil confortable de la religion.

Dans « Les Communiant », le pasteur va rejeter cette échappatoire. Il va se trouver perdu dans ce monde nouveau, il va se trouver seul. SEUL au milieu de ses fidèles. Il n'a plus le pouvoir d'un être suprême qui console et qui apporte un soutien mo-

ral en disant des paroles de l'évangile. Il a tué Dieu. Il est libre. Il est Homme. Il n'a plus de pouvoir sur les hommes puisqu'il s'est relevé à leur niveau. Son autorité va sembler le désarroi, son absence d'apaisement va amener le désespoir. Il n'est plus le représentant d'une religion et il ne peut secourir un simple pécheur qui n'arrive pas à résoudre un problème personnel. Notre pasteur refuse l'aide d'une femme athée, de sa maîtresse qui pourrait l'aider. Il n'arrive pas à trouver la juste vision de l'homme libre. Il stagne dans un néant.

Le film se termine sur cette phrase que le pasteur récite sans conviction et sans profondeur: « Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu Tout-Puis-

sant... » Le glaive de la religion était à double tranchant puisque le représentant local de Dieu a tué son chef spirituel.

Bergman a su choisir pour ce drame psychologique un décor dépouillé et une mise en scène très simple. Le rôle du pasteur interprété par Gunnar Bjornstrand est sobrement mais magnifiquement enlevé. Ingrid Thulin et l'héroïne du « Silence », Gunnell Lindblom, ajoutent ce qu'il fallait pour en faire un film « à conseiller ».

Michel MICHOT-LAZARSKI.

\* On a cru bon de traduire par « LES COMMUNIANTS » film qui, pour la petite histoire, date de 1963.

● DISQUES **Francesca Solleville**

FRANCESCA SOLLEVILLE, que nous applaudissons fréquemment dans nos fêtes, vient d'enregistrer son troisième récital (1). Les dix chansons qui composent ce disque sont d'une grande richesse poétique, leur choix révèle un goût méticuleux pour le beau.

Les comédiens ont souvent au théâtre ou au cinéma une spécialité dans les rôles qui leur sont confiés, ils ont généralement beaucoup de peine à

s'évader d'un genre, d'un emploi déterminé, dans lequel leurs réussites les ont enracinés.

On a l'impression en écoutant son nouveau disque que Francesca a voulu se dégager du genre qui nous attache à elle. Ne soyons pas trop égoïstes et disons sans amertume que ce disque, même s'il ne « revenait » pas, est d'une grande qualité.

La « Villanelle » de Max Jacob est

une perle qu'il aurait été dommage de ne pas mettre en musique, de même « les Tuileries » de Victor Hugo, « Le Métallo » de Catherine Paysan et surtout « Chanson pour Catherine Paysan » de la même, ont une fraîcheur qui nous donne fort envie de connaître cet auteur-compositeur. « Amsterdam » de Jacques Brel est évidemment difficile à reprendre après l'interprétation magistrale de cet auteur à la jougue extra-lucide, de même

« Que serais-je sans toi » d'Aragon que Jean Ferrat a mis en musique et dont il a fait un chef-d'œuvre chanté. Quoi qu'il en soit, et malgré la gageure que cela représente, Francesca Solleville a réussi un bon disque, un très bon disque, l'accompagnement excellent et discret de Michel Villard et son ensemble, en font une pièce de choix pour nos discothèques.

J.-F. STAS.

RADIO

SI sur le plan architectural le cirque de Passy est bien rond, la direction de l'O.R.T.F. est excentrée, voire excentrique. Certes la géométrie et l'administration sont deux sciences bien distinctes, mais comment voulez-vous que cela tourne rond dans une maison où le centre n'est pas au milieu? Dans ce gros tas de bureaux (le mot est de l'excellent François Billetdoux) on lance d'abord des bruits de sanctions, on les applique partiellement, puis on publie un démenti. Ainsi Jean Ferrat qui avait refusé un passage gratuit à la station régionale de Nice... fut interdit de séjour sur les ondes nationales pour trois semaines. Là-dessus, le syndicat des acteurs, dans un bel élan de solidarité a réagi vigoureusement. Une lettre fut adressée au directeur de « l'Officine souillant les termes des accords passés, et signée par tous les grands de la chanson. Aujourd'hui, devant l'attitude ferme des intéressés, la direction affirme qu'il n'y a jamais eu d'affaire Ferrat.

Nous, on veut bien, mais nous restons convaincus que l'unité est toujours payante.

Depuis quelque temps, une débau-

che de décorations s'abat sur les petits amis des milieux radiophoniques. Ainsi, Monsieur le Directeur Dupont (pas celui des bistros), vient d'être « armé » chevalier de la Légion d'honneur. Raymond Marcellac est grand-croix de l'Ordre de l'« Education artistique ». Les « princes » qui nous gouvernent ne sont pas si ingrats que l'on pourrait le croire, ils récompensent périodiquement la domesticité. Nous avions omis au début de l'an de signaler la promotion du sieur Nocher. Sans doute pour l'encourager, ils ont ajouté à la panoplie du drôle, la Légion d'honneur. Pour remercier ses bons maîtres, il redouble inconditionnellement de fidélité et de platitude, les chers zauditeurs en font les frais. Cependant, le Nocher des ondes françaises est un cachottier, même aux plus beaux jours de l'abondance et des J.E.U.N.E.S., il usait de ce pseudonyme, la liste des promotions de l'« Ordre » nous apprend qu'il se nomme en réalité Gaston Charon, Charon ou Caron, nautonnier du diable ou Nocher des enfers, il ne nous fait pas passer le Styx, nous mène en bateau et nous saotile de son infernal verbiage. Sacré Gastounet.

J. F. S.

“LE DÉNONCIATEUR”

Pièce de Maurice Joyeux

LE sous-sol d'une Maison de Jeunes, une salle nue flanquée d'une estrade, un dispositif scénique à vue, fait de deux feuilles cartonnées, d'un réverbère et de quelques bancs.

C'est bien là, interprété par cette troupe de jeunes qui mettent sur pied les pièces contemporaines dédaignées par les grands théâtres, que Maurice Joyeux méritait d'être joué.

S'il est vrai, comme on l'a dit (et comme je l'ai toujours pensé), que le théâtre consiste à ce « qu'il se passe quelque chose », rendons grâce à l'auteur du « Dénonciateur » de nous offrir une pièce où l'intérêt ne fait pas, où l'intrigue est solidement chargée, les personnages hauts en couleurs et bien dessinés.

Le sujet abordé est bien connu de Maurice Joyeux, c'est celui d'un groupe fait de camarades divers, réagissant différemment devant les événements, dans un milieu où l'homme ne cesse pas d'être un homme et où la liberté est la loi.

Dans les scènes qui se passent dans ce groupe, il y a une vérité: vérité des oppositions, vérité des caractères, vérité du dialogue, à laquelle pouvait seul prétendre un militant dont la moitié de la vie s'est

passée dans ces sous-sols ou arrières-salles de café, dans ces locaux pauvres et pittoresques auxquels on accède par des couloirs étroits ou des échelles de meunier et où des hommes de cœur tentent d'étendre leur rêve à l'humanité.

L'intrigue est simple, limpide et se poursuit sans surprise, mais non sans intérêt, et chaque personnage se dessine de scène en scène, à la lumière des événements, jusqu'à l'inéluctable dénouement.

Dans cet abord avec la scène, Maurice Joyeux a su heureusement éviter l'écueil d'un théâtre psychologique absent de vie (son existence militante l'en préservait) ou l'autre écueil d'une conférence dialoguée, dans lequel la bonne intention des camarades risque de faire tomber nombre d'entre eux.

Son style lapidaire, sans ambages, se prêtait d'ailleurs parfaitement au langage théâtral.

D'autres représentations du « Dénonciateur » doivent avoir lieu à Paris, où nous retrouverons avec cette pièce la présence de notre compagnon de lutte et de pensée Maurice Joyeux.

Maurice LAISANT.

TÉLÉVISION

Actualités.

Nos actualités télévisées sont toujours aussi plates et dénuées d'objectivité.

Il ne semble rien se passer en France, si ce n'est, quand il en fait l'honneur à quelque lointaine province, le bla-bla-bla de notre sénile et légendaire monarchie.

Les feuilletons.

C'est encore une fois avec regret que nous avons quitté Rocambole.

Jean Topart, toujours excellent comédien, ne semblait cependant pas avoir trouvé dans cette série le séparatisme voulu pour incarner simultanément sir Williams et le prince Potoniev. Dommage, mais à revoir...

... Thierry la Fronde n'est point encore mort. Nous le regrettons.

Les films.

Au cours de ce mois aucun film valable ne nous a été offert. Que de vieux navets et du sous-titré. En

haut lieu réserve-t-on les films à grand spectacle pour du découpage en séquences enfantines?

Théâtre.

« Celui qui ne croyait pas » de Michel Senniger n'a pas été ce qu'on pouvait en espérer. Sans compter les anachronismes, voulus ou non, le style semblait peu adapté à la pièce. Cette comédie humaine à trois personnages se perdait littéralement dans ce que fut la tragédie de Montségur et de ses cathares.

Divers.

Malgré le tollé déchainé par les punaises de sacristie, « le Secret du bonheur conjugal » avec Dominique Patureau et Colette Castel est gai et plaisant, dénué de toute prétention; ça nous change quelque peu des gueules de la famille Bonanza et des tronches des incorruptibles...

... En parlant de gueule: A quand la mise à la retraite de celle de l'Inconditionnel cabot Robert Manuel?

Jean EMERY.

■ VARIÉTÉS

LES POËMIENS

Jean BANY

le plus jeune  
c'est demain, il est encore trop tard

Georges WERLER

le plus sage  
c'est demain pour demain

Jean SIGNE

le plus beau  
demain il est encore trop tôt

C'EST sur le podium exigu du Cabaret que Monique Morelli a installé à Montmartre, que pour la première fois nous avons entendu Les Poëmiens.

La rue est tranquille, les immeubles lépreux la longent, une palissade que les matous escaladent d'un coup de reins, abrite les immondices que le terrain vague rejette sur le trottoir, les pigeons glanent les graines sous les brins d'herbe qui pousse entre les pavés. La nuit, on entend les rumeurs de la ville qui viennent mourir sur la butte. Et dans cette ambiance du vrai Montmartre, poétique, Monique chante Aragon.

Mac-Orlan, L. Ferré et sa voix rauque sert de fond de toile à un décor qui depuis Villon associe la misère à la révolte, la mélancolie du soir aux aurores du matin.

Les Poëmiens sont trois qui se renvoient les vers qui claquent ou qui meurent contre le plafond bas. Ils disent Villon l'insurgé, le tendre Max Jacob, Guillaume Apollinaire, Blaise Cendrars... d'autres encore et l'enchantement commence. Certes, leur technique est sûre, leur voix bien posée et mélodieuse, leur jeu de scène parfait, mais c'est autre part qu'il faut chercher les raisons de leur bouleversante interprétation.

C'est l'étroite communion de l'artiste qui ne se contente pas de dire mais qui vit avec le poète, qui reçoit et transmet son cri déchirant, qui soupire son amour, qui murmure sa plainte. Nous avons eu l'occasion de les programmer sur une grande scène pour l'un de nos galas où ils firent un triomphe.

Mais chez Monique Morelli, dans ce contact intelligent, adossé à la colline où tant de prédécesseurs sont partis pour aller conquérir la ville, ils semblent faire bloc avec le monde déchiré et étincelant des poètes.

Ils viennent d'obtenir le Grand Prix du Disque de l'Académie Char-

les Cros, ce qui n'ajoute rien à leur grand talent mais démontre chez ce jury, un discernement reconfortant.

Nous nous en félicitons, mais nous nous réjouissons encore bien plus de la parution d'un disque qui sur un fond de musique d'Alain Boisenblat, nous restitue une vingtaine de morceaux choisis parmi les plus grands auteurs anciens et modernes, avec un goût sûr, une connaissance rare de la poésie, et un amour immense de son interprétation. Voilà une anthologie à ne pas manquer.

Suzy CHEVET.

Disque: Les Poëmiens, éditions Mouloudji distribution Festival en vente à notre librairie, (15 F.)



## LES DEUX STRATÉGIES DU COMMUNISME

PAR JULIEN CHEVERNY  
Julliard, éditeur

Le nouveau livre de Julien Cheverny est remarquable, moins par les attendus d'un jugement qu'il ne prononce d'ailleurs pas, que par l'exposé des motifs qui explique la démarche des deux pays communistes qu'il analyse.

La stratégie russe, la stratégie chinoise en route pour la conquête de l'hégémonie dans le monde, voilà son propos ! Mais dans ce livre, c'est incontestablement son examen minutieux de la politique chinoise qui est le plus passionnant car il nous permet de saisir la « politique des trois fleurs » de Mao Tse-toung tournée à la fois contre le monde occidental, contre la Russie et en direction du Tiers Monde.

Orthodoxie, révisionisme ? Doctrine des trois fleurs ou politique de Mao ? Les formules ont inspiré les nationalistes occupés à la fois à se débarrasser de l'occupant et à construire leur propre bourgeoisie qui prendra la relève dans l'exploitation des masses. Nous les avons retrouvés sur les lèvres des jeunes officiers fascistes attelés à sauver les privilèges du colonialisme. Mais il faut bien en convenir, ni les uns ni les autres n'ont réussi à mettre derrière ces formules des idées claires, assimilables, convaincantes. Julien Cheverny, lui, a essayé ; et si l'on peut discuter de la pureté de ses intentions, la passion à décrire qui l'emporte lui a servi pour écarter le superficiel et à mettre en relief l'essentiel.

Disons qu'après l'avoir lu et qu'à partir de ses constatations (je ne dis pas ses conclusions) on voit se dessiner les grandes lignes de la stratégie de Mao qui n'est rien d'autre que l'application en direction du Tiers Monde de la tactique qui a abouti à la « libération » de la Chine. Théorie ou tactique, qui n'en devient une qu'après la réussite et à la suite d'une analyse serrée de ce succès. Disons qu'elle se divise en trois points (des trois fleurs).

1° Le parti s'intègre aux organisations nationalistes et dans leur sein se fortifie de leurs substances.

2° Le parti alors renforcé et connu quitte les organisations nationalistes. La lutte contre elles commence. Mais le parti que cette « scission » a forcément affaibli rompt le combat, se dérobe et c'est alors la « longue marche » qui lui permet de se renforcer et d'étirer les lignes de l'adversaire.

3° Enfin renforcé et devenu fort, le parti peu traité avec l'extérieur (la Russie) et avec ses nouveaux alliés. Il écrase les nationalistes, ses alliés de la veille.

A cette stratégie tirée de l'expérience, Mao ajoute un complément en direction des peuples du Tiers Monde. Dans ces pays où il n'existe pas de prolétariat ce sont les nations qui sont prolétaires (Hitler disait). Il s'agit, tout d'abord, pour le parti de s'intégrer dans ces nations prolétaires (c'est la phase actuelle) de façon à s'y développer pour ensuite en séparer lorsque le parti est suffisamment fort, puis de revenir pour l'hallali avec l'appui de la Chine cette fois.

Je n'ai pas l'impression que l'on ait donné à ce livre tout l'intérêt qu'il mérite, peut-être parce que le style est parfois pesant. C'est un tort, car à mon avis c'est un des ouvrages clés de notre époque.

### SATAN FRANC-MAÇON

par Eugène Weber  
Julliard, éditeur

Enfin voici un troisième ouvrage de la collection « Archives » qui, lui, a un relent de grosse farce. L'auteur nous raconte allégrement l'histoire du plus grand canular du siècle. L'affaire de Diana Vaughan, suppôt de la franc-maçonnerie et de son commerce avec le diable, fut montée par Léo Taxis, un personnage singulier qui avait appartenu à une loge et

qui fit sa fortune en racontant l'histoire abracadabrante de cette organisation philosophique et morale. Nous sommes alors à l'époque du petit père Combes et de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'Eglise accueillit à bras ouverts le transfiguré qui apportait des « révélations » sur les messes noires, les orgies sexuelles et les crimes des initiés. Les récents les plus ridicules, les histoires les plus invraisemblables trouvèrent chez les bons pères, parmi le petit peuple et également aussi hélas auprès de certains militants révolutionnaires une audience qui dépassa toutes les espérances de l'auteur. Les livres de Léo Taxis s'arrachèrent, plus le drôle en remettait plus son succès grandissait.

L'affaire dura une dizaine d'années, puis un jour Léo Taxis en eut assez. Dans la presse et par la brochure il révéla que tout ce qu'il avait écrit était impostures. Eh bien, que croyez-vous que firent les moines et les prêtres qui avaient été les meilleurs supporters de Taxis ? Que honteux ils se taisent ! Ce serait mal les connaître. Ils persévèrent et il fallut que Rome, où tout de même on cultive une certaine méfiance envers les « convulsionnaires », leur imposât le silence.

L'auteur nous donne de cette histoire ridicule une relation plaisante. Mais lorsque l'on sait que les légendes de Léo Taxis sur la maçonnerie courent encore les rues et les scènes de nos jours, on peut douter de la solidité de sa caboche de certains hommes d'Eglise... et de quelques autres

### CAYENNE

par Michel Devèze  
Julliard éditeur

Voici un autre ouvrage qui nous concerne et qui est également paru dans la collection « Archives ». L'auteur a entrepris de nous raconter l'histoire du bagne, et Cayenne, entre autres « clients », recut de nombreux révolutionnaires. Depuis Billaud, Varrenne et Collet d'Herbois qui furent parmi les « inventeurs » de Cayenne et qui en tâtèrent, jusqu'aux anarchistes de la période de l'illégalité, de Delecluze à Dieudonné, de Jacob à Roussenoq, nombreux furent les révoltés qui peuplèrent la terre tragique. Michel Devèze nous retrace l'histoire de la colonie pénitentiaire, et ce n'est pas sans ironie que l'on lit les principes humanitaires qui guidèrent le conventionnel repent

lorsqu'il installa cet enfer. Ce qui peut-être est le plus curieux c'est de voir les régimes politiques les plus contradictoires se succéder et le baigne rester comme si le pénitentiaire eut été le régulateur indispensable à tout Etat quelle que soit l'étiquette sous laquelle celui-ci camoufle sa dictature. Enfin l'auteur esquisse une psychologie du bagnard qu'on peut parfois discuter et, de cette installation de l'humain dans le néant, on peut voir une préfiguration de ce que sera l'univers concentrationnaire.

Pour nous conter l'histoire anecdotique de certains déportés qui, en quelque sorte, furent des personnalités de la chlourme, l'auteur a largement mis à contribution les « Mémoires des déportés » mais également la « Revue Pénitentiaire » et le non moins officiel « Bulletin de la Société des Prisons ».

### COLLECTIONS POPULAIRES

#### ULYSSE

De James Joyce (L.P.). C'est lorsqu'on a lu ce livre qu'on comprend que toute la littérature moderne en découle. On y retrouve Blaise Cendrars, Henry Miller, Céline. Le monologue intérieur dont use Joyce préfigure le surréalisme et les efforts du nouveau roman, en particulier de Nathalie Sarraute.

#### LE VOYAGE DU MAUVAIS LARRON

De Georges Arnaud (L.P.). Ce roman, qui essaye, sans grand succès, de démythifier l'aventure, pourrait s'appeler « salut à l'aventure ». Arnaud, dans cet ouvrage anecdotique, rejoint la tradition picaresque des romans du XVIII<sup>e</sup> siècle.

#### BON PIED BON ŒIL

De Roger Vaillant (L.P.). Cet ouvrage, qui se veut une suite à « Drôle de jeux », nous fait mieux comprendre que cet écrivain trop tôt disparu fut l'homme d'un seul livre.

#### LE BOIS DU TEMPLIER PENDU

D'Henri Béraud (L.P.). Il s'agit d'une fresque qui s'ordonne autour d'un village, Sabolès. Ce roman passionnant nous fait regretter que Béraud ne s'en soit pas tenu à la littérature.

#### L'ASSASSIN HABITÉ AU 21

De S.A. Steeman. Tout le monde a vu le film. Le livre, bien supérieur, a le mérite de nous tenir en haleine jusqu'à sa dernière ligne.

#### PREMEDIATION

De Francis Iles (L.P.). Voici un autre roman policier, en tous points remarquable. Celui-ci, tout par son analyse que par son style, peut être classé parmi les ouvrages de tout premier plan.

#### ONCLE VANIA

De Tchekov (L.P.). Les pièces de l'écrivain russe se lisent comme des romans. Celle-ci, qui est intégralement dramatique, devait marquer une étape dans l'évolution du théâtre russe.

## Librairie PUBLICO

Demandez-nous vos livres, vos disques.

Vous ne les paieriez pas plus cher et vous nous adresser 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>)  
C.C.P. Paris 11289-15  
Téléphone : VOLtaire 34-08  
Les frais de port sont à notre charge (Pour tout envoi recommandé, ajouter 0,60 F aux prix indiqués.)

#### VIENT DE PARAITRE :

**BAKOUNINE M. :**  
Les Conflits dans l'Internationales (1872) Archives Bakounine (II) 104  
**DOMMANGET M. :**  
Le curé Meslier ..... 30  
**VICTOR SERGE :**  
L'An I de la Révolution russe ..... 27

**BAKOUNINE M. :**  
La liberté (choix de textes) 3  
**PAYNE S. G. :**  
Histoire du fascisme espagnol ..... 21

« NI DIEU, NI MAÎTRE »  
Anthologie des textes anarchistes présentée par Daniel GUERIN EN SOUSCRIPTION ..... 36  
C.C.P. Librairie Publico 11 289 15 Paris

#### HISTOIRE

##### LA COMMUNE

Le « Journal officiel » de la Commune (1871) 32,00

**DOLLEANS E. :**  
Histoire du Mouvement ouvrier (1<sup>er</sup> tome) .. 9,00

**DOMMANGET M. :**  
Hommes et choses de la Commune ..... 4,00

**LISSAGARAY :**  
Histoire de la Commune 32,00

**MAITRON J. :**  
De la Bastille au Mont-Valérien (Promenade à travers Paris révolutionnaire) ..... 15,00

**ROUGERIE J. :**  
Procès des Communards 4,80

**THOMAS E. :**  
Les Pétroleuses ..... 13,00

**VALLES J. :**  
Le Tableau de Paris ..... 13,00  
L'Insurgé ..... 3,30

**WINOCK et AZEMA :**  
Les Communards ..... 4,77

1870-1871 :  
La Commune et la Presse ..... 7,50

#### PHILOSOPHIE SCIENCES-ESSAIS

Maurice FAYOLLE  
REFLEXIONS SUR L'ANARCHISME

Dans cette brochure, un militant fait le point d'un siècle d'anarchisme face à l'évolution globale des sociétés.  
Prix : 2,50 F  
En vente : Librairie Publico 3, rue Ternaux, PARIS (11<sup>e</sup>)

**FAUCIER N. :**  
La Presse quotidienne .... 15

#### ROMANS LIVRE DE POCHE

**DARIEN G. :**  
Le Voleur (préface d'A. Breton) ..... 6  
La belle France ..... 3

**GUERIN D. :**  
Un jeune homme excéntrique ..... 3,50

**QUENEAU R. :**  
Bâtons, chiffres et lettres. 4,80

**ARNAUD G. :**  
Le voyage du mauvais larron ..... 2

**FOURST G. :**  
La négresse blonde ..... 2

**JOYCE J. :**  
Ulysse ..... 4,50

\*  
Au petit bonheur, la France, album de photographies de René Maitte ..... 21

#### POESIES

Le Peuple au peuple, poème de T. Six, illustré par Masson ..... 32

#### BROCHURES

**HAN RYNER :**  
Catechisme laïque ..... 2  
Contre les religions des Eglises ..... 1

Brochure italienne :  
e la chiesa di Roma ..... 1  
Il Canero della guerra... 1

#### DISQUES

Nouveautés

**BRASSENS G. :**  
Les Copains d'abord : Le Mouton de passage (45 T) ..... 9,65

Tous les Brassens.  
**BARBARA :**  
Ce matin-là ; le Verger en Lorraine (45 T) ..... 9,65

**FERRE L. :**  
Ni Dieu, ni Maître (45 T) 9,65

#### FANON :

La Petite Juive ; Tête de quel... (45 T) ..... 9,65

**CHANTS de la Révolution cubaine (33 T) ..... 26**  
Chants de la Révolution mexicaine (33 T) ..... 26

**VIAN R. :**  
Album ..... 98

\*  
**D'AVRAY CH. (disque du souvenir) ..... 16**

**BREL J. :**  
33 T. Jef - Les bonsbons. 22,25  
**CAMUS A. vous parle (33 T) ..... 28,50**

**CELINE L. F., par Arletty, Michel Simon (33 tours). Chansons populaires de I.U.R.S.S. .... 10**

**Canti Anarchia**  
I ..... 9,30  
II ..... 9,30  
III (33 T) ..... 15

**FAURE S. :** Naissance et mort des Dieux (45 T) ... 8,00

**MONTERO G. :** En sortant de l'école - Chanson pour les enfants, l'hiver - Et la fête continue - Et puis après - Les enfants qui s'aiment ..... 22,90

Chante Aristide Bruant (33 T) ..... 22,25  
Chante Mère Courage (45 tours) ..... 11

**MORELLI M. interprète les chansons de Mac Orlan (33 T) ..... 22,25**

Chante J. Rictus et G. Courté (33 T) ..... 22,25

**PHILIPPE G. interprète :**  
Le Petit Prince (33 T) ..... 22,25  
Don Quichotte (33 T) ..... 22,25

**PLEVERT J. :** Chansons interprétées par E. AMADO, M. ARNAUD, G. MONTERO et C. VAUCAIRE (33 T) ..... 22,25

**SAUVAGE C. :** Chansons de cœur... chansons de tête. 25

Récital ..... 22,50

## A PROPOS DU "CRÉPUSCULE DES MAGICIENS"

# L'ÉQUIPE DE "PLANÈTE" OU LES MAQUEREUX DE L'IGNORANCE

« PLANÈTE », vous connaissez ? Oui, Ouais. Pour les uns : une entreprise de salubrité publique, de dédogmatisation de la pensée scientifique. Il y en a bien besoin, n'est-ce pas ? Pour les autres : la fosse à merde du Père Ubu.

Vive la liberté !  
Marx avec nous !

Il est certain que des libertaires pourraient être séduits par le dynamisme sans complexe de ces déboulateurs d'idoles. Voyez ces membres de l'Institut arrivés en fin de carrière qui ne courent que les honneurs et confondent la patience du chercheur et la sclérose de l'ordre établi ! Oyez ces sorbonogues qui pontifient du haut de leur chaire et étouffent toute nouveauté ne justifiant pas la doctrine qu'ils professent ! Comment voulez-vous, dans ces conditions, que notre belle jeunesse ne s'étiolle pas à l'ombre de ces soleils morts ? Comment suivre le mouvement des idées, comment participer à l'évolution de la connaissance quand on vous enferme dans un filet de règles à la rigidité cadavérique ?

C'en est trop ! Du balai, la mafia ! Vive l'indiscipline ! Au diable ! les carcans forgés par les ratiocineurs scientifiques. Ouvrons toutes grandes sur la Science les portes de la Poésie. Partecipons de tous nos sens, les cinq et les autres, à la quête du Savoir. L'air pur, vivifiant, de la vraie Nature (celle qu'on nous cache) dissipera les miasmes des officines sectaires. A bas la Science officielle ! Vive la Science libre ! Vive le réalisme fantastique !

D'ailleurs nous ne sommes pas seuls. Ce désir de mieux comprendre le monde se soude peu des frontières et des systèmes politiques. Notre humanité entre dans une ère de mutation et partout des hommes s'interrogent sur l'avenir qui vient vers nous. En U.R.S.S. aussi, où la pensée scientifique a été élevée à la hauteur d'une institution, des chercheurs s'essayent à rejeter le conformisme, à défouler les idées reçues. Et cela ne date pas d'aujourd'hui.

« Les recherches parapsychologiques, mal vues sous les tsars, se sont intensifiées dans la révolution de 1917. » (1)

Aussi « les Soviétiques nous donnent-ils raison » (2) et parmi de nombreuses personnalités il faut citer le « grand savant L.L. VASSILIEV, ami de « Planète », dont le dernier livre a été traduit récemment en français sous le titre *La suggestion à distance*, aux éditions Vigot à Paris ». Précisons que L.L. VASSILIEV est professeur de physiologie à l'Université de Leningrad et membre correspondant de l'Académie des Sciences médicales de l'U.R.S.S.

« ... Si le prestige de la science soviétique est grand, personne ne la croyait téméraire au point d'aborder un sujet aussi controversé. » (3)

## Des élucubrations à la réalité

Le succès de « Planète » est un phénomène social. L'Union Rationaliste a mis un point d'honneur à l'analyser scrupuleusement, à démonter les mécanismes de l'entreprise pour nous permettre de juger pièces en mains. Le dossier a pour titre « Le Crépuscule des magiciens » (4) et parce qu'ils ont le sens de l'humour, ses auteurs, bien que leurs moyens financiers soient limités, ont porté le combat sur le terrain de l'adversaire en adoptant un format, une couverture et une mise en pages style « Planète ».

Ce phénomène social, nous devons lui accorder de l'importance et y prendre garde, d'autant plus que ceux qui l'exploitent utilisent des arguments apparemment anti-hiérarchiques et nous pourrions être tentés d'y applaudir.

En effet il faudrait être aveugle et nigaud, à moins d'y trouver son intérêt, pour nier le conformisme, la suffisance et l'esprit de caste qui imprègnent les milieux dits savants. Cependant les conséquences de ces faits sont rien moins qu'évidentes. On peut être un salaire et pratiquer bien son métier, qu'il s'agisse de souder à l'arc, de coiffure, de médecine ou d'astrophysique. Les critères moraux ne sont d'aucune utilité pour juger de la rigueur ou de l'incohérence d'un raisonnement.

D'autre part il est trop facile de confondre systématiquement une attitude sclérosée, fermée à toute nouveauté, et une attitude objectivement critique où entre une part de méfiance justifiée à l'égard des extrapolations hâtives. Quelques intuitions hardies semblent parfois faire avancer la connaissance à grands pas, mais le travail en apparence moins génial de ceux qui se chargent ensuite d'en démontrer la validité est absolument nécessaire. Quant au phénomène dit « intuition » on lui accorde une valeur surfaite, dit parce qu'on n'en connaît

pas les raisons, secundo parce que ce sont surtout les « intuitions » pas trop inexactes qui attirent l'attention. Prétendre que Démocrite « a eu l'intuition » de la structure de la matière, c'est se moquer du monde ; il raisonnait avec les connaissances de son époque et n'avait aucun moyen de vérifier les possibilités envisagées, en particulier sa supposition de la division en atomes, aussi raisonnait-il très souvent à faux, de même qu'Aristote, Platon, Socrate, etc. Il ne faut pas confondre l'histoire de la connaissance et la qualité de la connaissance.

La connaissance n'est pas un ramassis d'idées hétéroclites, mais un ensemble cohérent de relations de raison à conséquence. Ce qu'on nomme « imagination », « intuition », etc., sont des processus mentaux qui peuvent servir à la construction de l'ensemble, ce ne sont pas des critères de cohérence.

## Le matin des magiciens

Quant au « réalisme fantastique » de MM. BERGIER PAUWELS, voyons d'un peu plus près de qu'il nous apporte.

C'est le succès du « Matin des Magiciens » qui détermina la suite de l'affaire, aussi R. IMBERT-NERGALE l'analyse-t-il longuement. Un extrait de son article donne une bonne idée du domaine où évoluent nos deux novateurs et de leurs méthodes.

« Un corps en mouvement projeté sur deux ouvertures passera par l'un ou par l'autre, mais pas par les deux à la fois. »

« Or, nous dit-on, s'il s'agit d'un électron projeté sur un écran percé de deux trous rapprochés, l'observation avec le microscope électronique nous apprendra que l'électron est passé à la fois par les deux trous. Voyons, ajoutent P. et B., s'il est passé par l'un, il ne peut en même temps être passé par l'autre. C'est fou, mais c'est expérimental. Et de souligner tout naturellement la déficience de notre raison qui répugne à admettre qu'un corps puisse être en même temps là et ailleurs. »

« N'importe qui, à la lecture de ces lignes, sera convaincu qu'un observateur, l'œil à l'oculaire d'un microscope électronique, a suivi le trajet d'un électron et l'a vu passer par les deux trous. Il n'en est rien, aucune observation de ce genre n'a été réalisée faute de pouvoir sélectionner un électron en particulier. Dans la réalité on bombarde l'écran avec un faisceau d'électrons (plus exactement de photons) qui, même très faible, renferme un très grand nombre de corpuscules ; on observe, en même temps, comment se groupent ceux-ci sur une plaque photographique située de l'autre côté de l'écran. Ils se groupent suivant des formes circulaires, dénommées interférences (différentes s'il n'y a qu'un trou). Ces interférences s'observent, aussi faible que soit le faisceau projeté ; on est alors tenté de penser qu'elles se conserveront jusqu'à la limite de réduction, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'une seule particule. De là à dire que celle-ci se comporte comme si elle était passée par les deux trous à la fois, il n'y a qu'un pas, que des physiciens ont franchi parfois, cette formule étant un moyen commode de faciliter l'élaboration de certaines constructions théoriques, sans qu'ils aient songé à identifier pour cela cette supposition à une réalité expérimentale. P. et B. prenant à la lettre ont sauté le pas en criant au fantastique, sans s'apercevoir que ce qu'ils appellent une expérience n'est qu'une extrapolation, un raisonnement poussé jusqu'au bout, voire jusqu'à l'absurde, procédé qui ne saurait en aucune façon se substituer à des observations expérimentales, surtout si l'on se propose de prendre en défaut la nature et la raison. »

Le commentaire d'IMBERT-NERGALE n'a pas besoin d'être développé. Les 500 pages du *Matin des Magiciens* sont de la même farine, qu'on se le soit attaché montre que la culture des poires peut procurer des bénéfices.

## Planète

Si nos deux compères ont été les premiers surpris de leur succès, ils n'en montrèrent rien et surent saisir l'occasion de donner leur entreprise des assises plus solides et pignon sur rue. Ce fut *Planète* qui nous les deux mois sert sa dose de sornettes à plus de cent mille exemplaires. *Le Crépuscule des Magiciens* en étudie quelques thèmes.

Le Zen est une philosophie d'Extrême-Orient, issue du bouddhisme et implantée au Japon qui, comme toute philosophie, fait une large place à la sodomisation des mouches et se paye facilement de mots. Avec quelques cotés incontestablement positifs. Pour le Zen, c'est un certain cynisme envers les puissants. Mais le Zen que nous propose *Planète* a été redécouvert par quelque Américaine bourrée de complexes et « malade de la civilisation ». On nous ressort tous les poncifs de la métaphysique : « crise de l'esprit scientifique », « les fous sous lesquels nous souffrons dans ce monde », « notre

On ne peut imposer de label certifiant que la chose imprimée est un produit de qualité, marqué au coin de la rigueur scientifique. Il est facile alors de faire accepter des produits de contrefaçon en lieu et place de produits authentiques, pour peu qu'on ait la manière de les offrir.  
R. IMBERT-NERGALE

raison est malade », etc. Comme le fait justement remarquer Etienne, cela pue un peu trop le Réarmement moral, si cher aux esprits purs du F.B.I.

— Quand on traite d'archéologie dans *Planète*, on insiste lourdement sur les *Fils du Soleil*, ces *Grands Galactiques* venus bien entendu d'un autre système planétaire et qui ont enseignés aux Assyriens et aux Egyptiens l'astronomie et les techniques utilisées pour la construction des Pyramides, pas moins. Secrets transmis aux Initiés par ces prêtres qui sont à l'origine de l'ordre des Rose-Croix. Si vous voulez des renseignements complémentaires, rappelez-vous aux ouvrages historiques consacrés par Alexandre Dumas père à la vie de Cagliostro (5). D'ailleurs ces *Fils du Soleil* ont aussi rendu visite aux peuples précolombiens qui, comme chacun sait après avoir lu la Bible, descendent de descendants de Noé. Ce que ne précise pas *Planète*, c'est que cette hypothèse sur le peuplement de l'Amérique du Sud, tirée de la Bible, a été analysée au XIX<sup>e</sup> siècle et définitivement réfutée. P. et B. ne s'embarassent pas de ces scrupules.

— Dans les sciences exactes, les contrevérités assénées comme des certitudes se remarquent encore plus facilement. On discourt sur la matière organique découverte dans les météorites d'Orgeuil par un savant américain, on ne signale pas que des contre-expériences ont montré que cette matière organique provenait de souillures contaminées et en partie de l'atmosphère même du laboratoire où les premières analyses avaient été effectuées. On écrit : « Du temps de Pasteur, et longtemps après lui, aucun moyen de séparer une substance racémique en deux substances optiquement actives n'avait été découverte (6). » Car on a oublié que Pasteur avait découvert trois méthodes de séparation des substances racémiques, fort connues des spécialistes. *A Planète* on est très bien renseigné... et à la rigueur on invente. Etc., etc., etc.

## Les choses par leur nom

Si vous voulez en savoir plus long, reportez-vous au *Crépuscule des Magiciens*. Bien entendu cet ouvrage n'est pas exempt de défauts et parfois le dogmatisme marxiste de certains militants de l'Union Rationaliste laisse passer le bout de l'oreille, mais dans cette affaire c'est négligeable (7). Le reproche le plus important qu'on pourrait faire à l'équipe de l'Union Rationaliste, c'est d'avoir pris trop de gants, d'être trop restée sur une réserve critique, de n'avoir que suggéré ce qu'est en fait l'entreprise de MM. BERGIER et PAUWELS.

La seule occasion qu'on aurait de prendre des gants avec ces gens ce serait au moment de les gifler, pour ne pas se salir les mains. Lorsque IMBERT-NERGALE nous expose ses scrupules à démolir un travail fait dans l'enthousiasme, nous pouvons reconnaître s'il y tient que cette attitude l'honore, mais il ne faut pas marcher. À supposer qu'au départ, pour *Le Matin des Magiciens*, il y ait eu de la sincérité, le stade en est dépassé depuis longtemps. Car devant le succès de leurs 500 pages de sottises nos compères ont tout de suite compris qu'il y avait un filon à exploiter. Ils s'en sont donné à cœur-joie.

L'homme de nos sociétés aspire à la culture scientifique, il est avide d'assimiler les découvertes théoriques des cent dernières années. Comme il ne possède pas les connaissances lui permettant d'étudier directement les ouvrages de bases, il a besoin de l'intermédiaire de vulgarisateurs de talent, car tous les chercheurs ne possèdent pas celui de Jean ROSTAND, d'Arnaud DENJOY ou de Marcel BOLL. Il existe quelques revues sérieuses de vulgarisation scientifique, elles ne coûtent pas plus cher que *Planète*, malheureusement il semble que leurs services de diffusion soient plutôt archaïques.

Le marché est donc à prendre, les bénéfices à empocher. Et *Planète* c'est cela, uniquement cela. Une bonne affaire de margoullins astucieux. Assez fins pour toujours glisser des textes sérieux au milieu du fatras d'inepties ; assez escrocs pour présenter, par exemple, comme un article de l'astronomie britannique réputé Fred HOYLE, un extrait de son dernier livre... que n'importe quelle revue peut publier si elle paie les droits. On arrose le tout de sauce teillardienne, on chatouille le goût du merveilleux et on ouvre le tiroir-caisse.

BERGIER et PAUWELS : de vulgaires gougnafiers chefs d'une entreprise de bourrage de crânes.

Marc PREVOTEL.

- (1) *Planète*, n° 8, p. 85.
- (2) *Planète*, n° 16, p. 143.
- (3) Dr MARTINY, dans la préface de l'ouvrage cité.
- (4) *Le Crépuscule des Magiciens*, Editions Rationalistes, 15 F. En vente à notre boutique, 3, rue Ternaux, Paris (11<sup>e</sup>).
- (5) Ce dernier conseil n'est pas dans *Planète*, mais il est du niveau de *Planète*.
- (6) Bergier, *Planète* n° 13, p. 65.
- (7) Je me propose d'y revenir dans quelques mois à propos de l'ouvrage d'Ernest KAHANE « La Vie n'existe pas ».